

60

W/2

Q

B

Sachelle,
Thomas Simon





CONTES TARTARES.

LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES,

Ornés de Figures en Tailles-
Douces.

TOME I.



A LA HAYE,
Chez **HENRI DU SAUZET,**
demeurant dans le Hoffstraat,
près de la Cour.

M. DCCXV.

Lubomirska.

LES MUELLER

QUART-DIENRE

COMTES TARTAREST

Comte de Tarnoburg

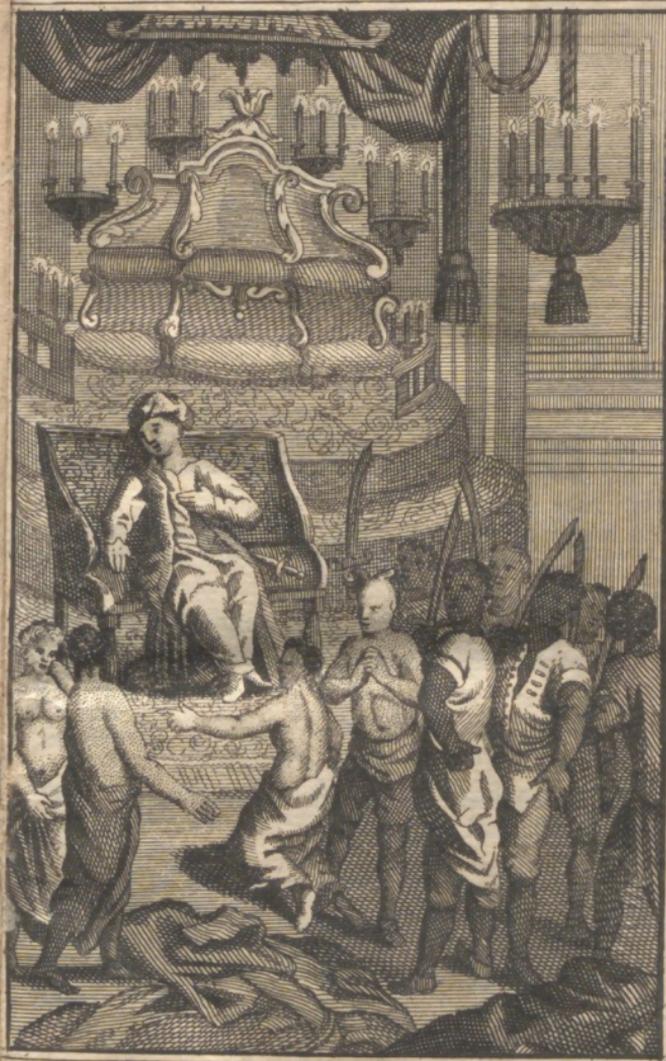
TOME I



L 33

Handwritten signature or name







fu
lig
pa
ri
de





LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES.

UN Derviche * Solitaire, qui demouroit auprès d'Astracan **, revenant un soir de pêcher à la ligne sur les bords du fleuve Volga, fut surpris en rentrant dans une espèce de

* Les Derviches, ou Dervis, sont des Religieux Mahometans. Ils affectent tous de paroître modestes, humbles, patiens & charitables; ils ont les jambes nues, l'estomac découvert, & quelques-uns se brûlent en-

Vol. I.

A

core

2 Les mille & un quart-d'heure.

petite loge, qu'il s'étoit bâtie lui-même, d'y trouver un enfant nouvellement né, & tout nud: il le prit entre ses bras, & courut apprendre cette aventure à un Tailleur d'Astracan, nommé Kourban, de qui il avoit coûtume de recevoir souvent des aumônes.

La femme du Tailleur étoit heureusement accouchée la veille d'une fille qui étoit morte dans le moment même. Elle offrit la mamelle à l'enfant que le Derviche lui venoit d'apporter, & oubliant, pour ainsi dire, sa propre fille, elle tourna toutes ses affections vers ce petit garçon qu'elle nomma Schema-Eddin.

Le
cote avec un fer chaud pour exercer leur
patience. Ils font profession de pauvreté,
de chasteté & d'obéissance; mais s'ils n'ont
pas assez de vertu pour se contenir, ils peu-
vent obtenir la permission de sortir de leur
Monastere; il y en a de solitaires à-peu-près
comme nos Hermites.

** Astracan Ville capitale de la Province
d'Astracan sur les frontieres de la Tartarie
Deserte, vers les embouchures du fleuve
Volga sur la Mer Caspie; sa situation, qui
est sur les confins de l'Asie & de l'Europe,
est cause qu'il s'y fait un très grand com-
merce.



Le Tailleur & sa femme n'ayant point eu d'autres enfans pendant près de quinze ans, ils aimèrent le petit Schems-Eddin avec une extrême tendresse; & ce jeune homme, qui se croioit leur fils, y répondoit avec un respect & une soumission, qui augmenta encore l'amour qu'ils avoient pour lui. Quand il fut parvenu à un âge raisonnable, quelque inclination qu'il ressentit pour les armes, la seule volonté de Kourban le détermina à apprendre le métier de Tailleur; & en moins de deux ans il réussit si parfaitement dans cette profession, que sans avoir besoin de prendre aucune mesure, mais à la seule inspection d'une personne, il lui faisoit un habit aussi juste que l'auroit pu faire le plus habile Tailleur d'Astracan.

L'adresse & l'habileté de Schems-Eddin firent bien-tôt grand bruit par la ville; personne ne passoit pour être de bon goût s'il n'étoit habillé de sa façon; & la plupart des Dames se servoient de lui sans que les maris en prissent ombrage, puisqu'il lui suffisoit de les voir de loin pour leur apporter quatre jours après un habit tel qu'on le lui commandoit.

4 *Les mille & un quart. d'heure.*

Un jour que ce jeune Tailleur étoit dans sa Boutique , une vieille Esclave l'abordant , demanda à lui parler en particulier: Seigneur, lui dit-elle , feriez-vous d'humeur à venir en ce moment avec moi pour habiller deux des plus belles Dames d'Astracan. Schems-Eddin n'hésita point à lui promettre de la suivre. Ce n'est pas tout, repliqua la Vieille, il faut que vous consentiez que l'on vous bande les yeux, sans cette condition il ne m'est pas permis de vous emmener avec moi. Schems-Eddin fut surpris d'une pareille proposition, mais résolu de hazarder tout plutôt que de manquer à voir deux belles femmes, il partit sur le champ avec la Vieille. Elle le conduisit dans une petite maison des Fauxbourgs d'Astracan, le fit entrer dans une salle basse; & aveignant alors un mouchoir de soye brodé d'or, elle le présenta à deux Esclaves noirs, qui avoient le sabre à la main; leur ordonna de lui couvrir les yeux avec ce mouchoir, & de le conduire où il étoit attendu; mais qu'au cas qu'il eût la moindre curiosité de voir la route qu'on lui alloit faire tenir, ils ne balançassent pas à lui couper la tête.

Cér

Cét ordre effraya le jeune Tailleur. Ne craignez rien, lui dit la Vieille, pourvu que vous soyez sage & discret, votre vie est en sûreté. Il se rassura un peu par ces promesses; se laissa bander les yeux, & marcha en cet état près d'une heure; au bout de laquelle les Esclaves lui ayant ôté son bandeau, il se trouva dans un Salon superbe éclairé de plus de cent bougies.

Il y avoit au bout du Salon un Thrône d'argent massif, sur lequel étoient assises trois Dames, couvertes chacune d'un voile, mais à travers duquel on pouvoit aisément voir que l'une d'elles, quoi-que parfaitement belle, avoit environ quarante ans; & que la nature n'avoit rien formé de si charmant & de si achevé que les deux autres, qui n'en paroissent pas encore dix-huit. Un grand nombre d'Esclaves, pareillement voilées & rangées des deux côtez du Thrône, gardoient un profond silence, & paroissent attendre avec respect les ordres des trois Dames.

Après que l'on eût donné au Tailleur le tems d'admirer tant de magnificence, celle des trois qui paroissoit la plus âgée, se leva de dessus le Thrône.

6 *Les mille & un quart-d'heure.*

Schems-Eddin, lui dit-elle, ta réputation a excité notre curiosité. On publie dans Astracan des choses merveilleuses de ton adresse, nous en voulons juger par nous-mêmes; regarde bien ces deux jeunes Dames; examine leurs tailles avec attention: peux-tu te vanter, sans prendre autrement leur mesure, de leur faire à chacune un habit de bon goût. Madame, repliqua alors le jeune Tailleur, je ferai mes efforts pour soutenir la réputation que j'ai acquise avec quelque justice: j'en ai assez vu, faites moi livrer les étoffes, vous serez satisfaite avant qu'il soit huit jours.

Les Esclaves noirs firent alors passer Schems-Eddin dans un autre Salon; on lui ouvrit vingt coffres remplis des plus belles étoffes de tout l'Orient. Il choisit ce qu'il lui en falloit pour faire les deux habits complets. On lui banda les yeux, on le reconduisit chez la Vieille, & la Vieille le remena chez lui. Si tu veux conserver ta bonne fortune, lui dit-elle en le quittant, ne cherche point à savoir d'où tu viens & pour qui tu travailles, le moindre pas que tu feras pour parvenir à cette connoissance te coûtera la vie; songe seulement à
exe-

executer au plutôt les ordres que tu as reçus : je reviendrai te prendre dans le tems que tu as promis l'ouvrage que tu viens d'entreprendre , & je te ferai conduire devant ces mêmes Dames aux conditions que tu as déjà éprouvées.

La Vieille alors aiant pris congé de Schems-Eddin, il se coucha après avoir proprement ferré ses étoffes, dans la résolution de travailler aux habits dès la pointe du jour : mais il ne pût fermer l'œil de toute la nuit ; les charmes d'une des deux jeunes Dames lui revinrent mille fois dans l'esprit. Deux grands yeux bleus, dont l'éclat n'avoit pas laissé de paroître à travers son voile, avoient fait une telle impression sur son ame, qu'il n'étoit plus le maître de soi-même. Il se releva, alluma sa lampe ; & après avoir rêvé quelque tems de quelle manière il couperoit ces étoffes, il imagina un dessein si singulier & si avantageux pour la beauté des deux jeunes Dames, & sur-tout de celle qu'il aimoit, qu'il eut tout lieu d'espérer qu'elles seroient contentes de son ouvrage. Il travailla ensuite avec une extrême attention ; & les habits se trouvant



8 *Les mille & un quart d'heure.*

faits au jour marqué, la Vieille, qui le vint prendre, le remit les yeux bandez entre les mains des deux Noirs, qui après lui avoir fait faire les mêmes tours par la ville, le présentèrent aux trois Dames, qu'il trouva assises sur le Throne d'argent.

Schems-Eddin n'eût pas plutôt ouvert son paquet & déployé les habits, que l'on se récria sur son bon goût. Les deux Dames, pour qui ils étoient faits, passèrent dans une espèce de Garderobe avec quatre Esclaves. Elles rentrèrent dans le Salon quelques momens après sans voiles, & sous ces nouveaux habits, mais plus brillantes mille fois que des pleines lunes *. Si-tôt qu'elles parurent, le Salon retentit des battemens de mains des Esclaves, & le jeune Tailleur fut lui-même si ébloui des attraits de celle à qui il avoit consacré son cœur, qu'il se laissa aller à la renverse sur un Sofa, & pensa mourir de l'extrême plaisir qu'il ressentit en ce moment.

En effet, la beauté de ces Dames étoit

* Manière de parler Arabe, pour exprimer une extrême beauté.

roit si éclatante, qu'elle ne pouvoit être comparée qu'à celle des Houris*.

Elles applaudirent fort Schems-Eddin, louèrent l'invention & la propriété avec laquelle il travailloit; lui donnèrent chacune une bourse de cent piéces d'or, & le prièrent de leur faire encore deux habits différens de ceux qu'il venoit de leur apporter. Ce jeune homme passa dans le Salon aux étoffes, en choisit cinq piéces d'un goût très bizarre; en fit deux autres habits les plus singuliers que l'on eut encore vûs: revint au bout de huit jours avec les mêmes cérémonies: en reçût de plus grands applaudissemens, deux cens piéces d'or, & l'ordre de choisir de l'étoffe pour en faire encore d'autres. Enfin il y avoit déjà sept semaines que ce commerce duroit, pendant lequel tems Schems-Eddin avoit fait quatorze habits, & reçû autant de bourses d'or; lorsque la passion, qu'il avoit conçûe pour une de ces deux Dames, fut si violente, que

* Les Houris sont des filles, que Mahomet promet aux bons Muzulmans après leur mort. Elles doivent leur paroître toujours Vierges, & être d'une beauté achevée.

10 *Les mille & un quart-d'heure.*

quelque distance qu'il parut y avoir d'elle à lui, il résolut de lui déclarer son amour. Après avoir examiné assez long-tems comment il s'y prendroit, il ne trouva point d'autre expédient, que de mettre une Lettre pour elle dans la poche du premier habit qu'il lui porteroit. Il executa ce dessein, & exprima ce qu'il sentoît pour cette belle dans des termes si vifs & si soumis, qu'il espéra que si elle n'acceptoit pas son cœur, elle lui pardonneroit du moins la témérité qu'il avoit de le lui offrir.

La Lettre fit tout l'effet que Schems-Eddin en pouvoit attendre; loin de voir de là colére dans les yeux de sa Dame la première fois qu'il parut devant elle, il y lût quelque chose de si doux pour lui, qu'il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de se jeter à ses pieds. Il lui présenta son habit; elle sortit pour aller l'essayer, & le lui renvoyant un moment après, elle lui fit dire qu'il la ferroit un peu trop.

Le jeune Tailleur, qui savoit bien que l'habit étoit comme il falloit, s'imagina que ce n'étoit qu'un prétexte pour lui faire réponse. Il tira ses ciseaux & son éguille, & feignant de raccommoder

der

der ce qui y manquoit, il fouilla dans la poche de cét habit, il y trouva une Lettre qu'il prit adroitement, & rendit ensuite l'habit auquel il n'avoit nullement touché; la Dame en fut très contente, & rentra dans le Salon. On donna de nouveaux ordres au jeune Tailleur, il fut reconduit à l'ordinaire; & si-tôt qu'il fut rentré chez lui, il ouvrit précipitamment sa Lettre, dans laquelle il lût ce qui suit:

Je n'ai pu, aimable Schems-Eddin, être insensible à votre passion, vous me la peignez avec des couleurs si vives & si naturelles, que je croirois offenser notre grand Prophete, si je la payois d'ingratitude. Je vous aime, & je ne rougis point de vous l'avouer; tout me plaît en vous; & vous seriez bien-tôt hûreux s'il ne tenoit qu'à moi de couronner votre amour, que je crois sincère & légitime; mais, chère lumière de ma vie, que cét aveu vous doit coûter de larmes, en apprenant que je suis renfermée pour toujours dans un lieu où tout ce qui y respire est destiné pour les plaisirs du Roi d'Astracan, & qu'il n'est pas permis à l'infortunée Zebd-El-caton * d'espérer

A 6 d'être

* Ce nom en Persan signifie la fleur des Dames.

12 *Les mille & un quart-d'heure.*
d'être un jour unie avec le tendre Schems-
Eddin.

Si le jeune Tailleur ressentit une joie infinie à la lecture de cette Lettre, elle fut mêlée d'une douleur très vive: Zebd-El-caton étoit la plus belle personne qui fut dans toute la Tartarie, mais il n'étoit pas permis d'ignorer qu'elle étoit la Favorite d'Alfaleh * Roi d'Astracan. Schems Eddin avoit trop de relation avec les principaux de la ville, pour n'avoir pas oui parler plusieurs fois des charmes de cette belle personne, & des rigueurs qu'elle avoit pour le Roi. Comme ce Prince avoit plus de soixante ans, & que Zebd-El-caton n'en avoit guère que dix-sept, elle n'avoit jamais pû s'accoutumer à des soupirs sexagénaires; & le Roi d'Astracan, qui l'aimoit avec une ardeur & une délicatesse sans égale, n'ayant pas voulu se servir de l'autorité qu'il avoit sur son Esclave, attendoit patiemment que sa complaisance aveugle lui gagna le cœur de cette belle.

Schems-Eddin vit bien l'impossibilité qu'il

* Alfaleh signifie en Arabe, le bon Roi.

qu'il y avoit d'enlever Zebd-El-caton à son Roi, il en conçût un si violent desespoir, que quand la vieille Esclave vint pour le conduire au Serrail, elle le trouva au lit avec une fièvre très considérable. Elle alla promptement annoncer cette nouvelle aux trois Dames. Elles en furent allarmées, & sans considérer le peril auquel elles s'exposioient, elles gagnèrent les Eunuques, qui avoient permis au jeune Tailleur de les venir voir si souvent, & obtinrent d'eux la liberté de sortir du Palais.

Schems-Eddin, qui avoit résolu de se laisser mourir, fut dans le dernier étonnement de voir ces Dames au chevet de son lit. Il s'efforçoit de leur témoigner sa reconnoissance, lorsque la plus âgée d'entre elles, aiant levé son voile pour la première fois, lui adressa ainsi la parole: *Votre santé nous est si précieuse, charmant Schems-Eddin, que nous hazardons notre vie pour juger par nous-mêmes s'il n'y a pas moyen de sauver la votre: Apprenez nous de grace le sujet de votre maladie, peut-être y trouverons-nous quelque remède.*

Le jeune Tailleur saisi de respect, & touché des beautés de cette Dame,

14 *Les mille & un quart-d'heure.*

qu'un mouvement inconnu faisoit agir, se leva à demi: Ah! Madame, reprit-il d'une voix languissante, quelque incurable que je crûsse mon mal, votre présence, & celle de ces Dames, vient d'apporter dans mes playes un baume salutaire. La douleur seule m'alloit donner la mort; mais puisque vous avez la bonté de vous intéresser aux jours d'un misérable, j'abandonne la résolution cruelle que j'avois prise; & je compte avant qu'il soit six jours être en état de livrer à ces deux Dames les habits qu'elles m'ont commandez. Zebd-El-caton attendrie par l'amour extrême du jeune Tailleur, lui ferra la main: Si cela est possible sans intéresser votre santé, lui dit-elle, faites en sorte, mon cher Schems-Eddin, de nous tenir parole; vous ne sauriez vous imaginer la joie que j'en aurai en mon particulier.

Les Dames se levèrent alors, & accompagnées des Eunuques, qui les avoient conduites jusqu'à la maison du Tailleur, elles retournèrent au Palais.

Schems-Eddin passa la nuit dans un si grand excès de plaisir, qu'il fut en état

état dès le lendemain matin de travailler aux habits. Ils se trouvèrent prêts au bout de six jours comme il l'avoit promis, & la Vieille, qui étoit venue très souvent s'informer de sa santé, Patient enfin remis entre les mains des deux Noirs, ils le conduisirent au Salon, qui retentit à sa vûe de mille cris de joie.

Schems-Eddin présenta ses habits aux Dames. Elles les visitèrent, & les trouvèrent d'un goût si supérieur à ceux qu'il leur avoit fait jusqu' alors, qu'elles en furent charmées. Pour en relever encore la magnificence, elles se firent apporter un petit Coffre rempli de pierreries, & lui ordonnèrent d'en choisir pour les attacher sur ces habits.

Le jeune Tailleur obéit à leurs ordres, & relevoit avec une agraphe de diamans la manche de la charmante Zebd-El-caton, lorsque la porte du Salon ayant été ouverte avec violence, un homme, sur le visage duquel la fureur étoit peinte, vint à lui le sabré à la main. Schems-Eddin reconnut en ce moment cet homme pour le Roi d'Astracan: il crut bien que sa mort étoit cer-

certaine ; mais ne jugeant pas à propos d'attendre les effets de la vengeance de ce Prince, ni d'abandonner à sa fureur les trois Dames à qui il avoit tant d'obligation, il se saisit promptement d'un poignard garni de diamans, qui étoit dans le Coffre aux bijoux : & sans donner le tems au Roi de le joindre, il lui lança ce poignard avec tant d'adresse, qu'il lui fit une très profonde blessure, dont il tomba par terre.

Alfaleh en cet état n'eut pas la force de se relever. Il appella du secours, & douze Eunuques noirs étant entrez à sa voix, il leur ordonna de se saisir de Schems Eddin, ainsi que des trois Dames, & des deux Esclaves noirs ; de les dépouiller jusqu'à la ceinture, & de leur tailler le corps à coups de sabre.

Pendant que l'on posa le Roi sur un Sofa, & que l'on alla chercher son Chirurgien, les ordres cruels, qu'il venoit de donner, furent en partie exécutez. On avoit déjà dépouillé tous les criminels, & ils alloient subir ce dur arrêt, lorsque la plus âgée des trois Dames, aiant par hazard jetté la vûe sur le jeune Schems-Eddin, & remarqué une gré-
nade

nade naturelle qu'il avoit au-dessous de la mamelle droite: Ah, Seigneur, dit-elle, en se jettant aux pieds d'Alsaleh, suspendez pour un moment, je vous en conjure, votre juste colere! Je suis seule coupable. La malhûreuse Sutchoumé votre fille, Zebd-El-caton, & le jeune homme sont innocens, mais Pon ne peut fuir sa destinée, & quelque précaution que vous ayez crû prendre pour éviter la prédiction de l'Astrologue, voilà enfin cette prédiction accomplie par les routes inévitables de la Providence

Le Roi surpris de ce discours, fit retirer ses Eunuques, & après avoir ordonné aux Dames & au Tailleur de se couvrir, il commanda à celle, qui venoit de porter la parole, de lui expliquer un Enigme, dont le sens lui étoit impénétrable. Cette Dame obéissant aux ordres du Roi, lui parla dans ces termes.

HISTOIRE

De la Sultane Dugmé.

IL vous souviendra, Seigneur, que lorsqu'ayant le bonheur de vous plaire, vous consultâtes le fameux Abdelmelek sur ma grossesse, cet Astrologue vous répondit que j'accoucherois d'un fils qui vous donneroit la mort, & qui seroit cause de la sienne si l'on ne l'étrouffoit en naissant. Comme Abdelmelek s'étoit toujours trouvé vrai dans ses Prédications, celle-là vous effraya; & pour prévenir ce malheur, vous me fîtes garder à vûe. Je vous représentai vainement le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur une science aussi incertaine que l'Astrologie; vous résolutes d'être présent à mes couches, pour empêcher la supposition que j'aurois pû faire. Mes larmes ne vous touchèrent pas; vous fûtes inexorable: Je ne pûs vous détourner de la cruelle résolution de verser vous-même votre sang, & je pensai mourir de douleur & d'effroi en vous voyant

voyant entrer avec Abdelmelek dans ma chambre, au moment que l'on vous affûta que j'allois accoucher; mais, Seigneur, vous n'avez pas oublié que je passai de l'inquiétude la plus cruelle à la joie la plus excessive, quand au lieu d'un garçon, je ne mis au monde que la malheureuse Sutchoumé; vous regardâtes en ce moment Abdelmelek avec indignation. Ignorant, ou malin Astrologue, lui dites-vous, les yeux enflammez de colère, je t'apprendrai à te jouer ainsi de ton Roi. Ta malice a pensé coûter la vie à ma chère Dugmé, mais je ferai bien-tôt punir un insolent Sujet de sa témérité. Abdelmelek alors, poursuivit la Sultane, se jeta à vos genoux: Seigneur, vous dit-il, ne comencez pas par moi à accomplir une prédiction qui ne sera que trop véritable; daignez attendre encore un moment, vous allez être éclairci que ma science n'est point fautive. Vous ne donnâtes pas de tems à l'Astrologue d'achever ce qui lui restoit à vous dire, vous lui abâtîtes la tête d'un coup de sabre, & vous sortîtes de ma chambre, après avoir fait emporter la fille à qui je venois de donner la naissance.

A



A peine, Seigneur, étiez-vous rentré dans votre Appartement, que je ressentis de nouvelles douleurs. La femme, qui m'avoit secouru dans les premières, s'approcha de moi. Elle s'aperçût que j'allois encore accoucher. Elle fit sortir, sous différens prétextes, toutes les personnes qui étoient dans ma chambre, & je donnai un moment après la vie à un garçon beau comme le jour. La nature, qui n'avoit rien formé de si parfait, ne pût consentir que je vous le sacrifiasse; mes entrailles se revoltèrent contre la cruauté dont je vous accusois dans l'ame, je remis mon fils avec des pierreries considérables, entre les mains de cette femme. & je la priai de lui aller chercher promptement une Nourrice hors d'Astracan.

Comme je n'étois plus observée, il fut aisé à cette femme d'emporter mon fils, & j'attendois avec impatience qu'elle vint m'en dire des nouvelles, lorsque quatre jours s'étant passés sans la revoir, j'appris avec une extrême douleur qu'elle avoit été assassinée à quelques lieues d'Astracan. On ne disoit point qu'on eût trouvé d'enfant avec cette fem-

femme, cela me rassûroit un peu; mais quelque recherche secrette que j'aye pu faire depuis ce tems pour découvrir ce qu'étoit devenu mon fils, je n'en ai jamais sù rien apprendre, & je le comptois perdu sans retour, lorsqu'en ce moment, Seigneur, je viens de le reconnoître dans ce jeune homme à la grénade qu'il a à l'estomac, ainsi que Sutchoumé sa sœur jumelle. C'est sans doute la même nature, continua Dugmé, qui agissoit en moi, lorsque passant avec votre Majesté, il y a environ deux mois, devant la boutique de Kourban, je ressentis tout d'un coup pour ce jeune Tailleur une extrême tendresse qui n'avoit rien de criminel, & dont j'ignorois la cause secrette. C'est moi seule, Seigneur, qui sous prétexte de lui faire faire des habits pour ma fille & pour la belle Zebd-El-caton, ai gagné vos Eunuques pour l'introduire dans le Palais: punissez donc en moi seule l'instrument de tous vos malheurs.

SUI-

SUIITE DE L'HISTOIRE

D E

Schems - Eddin.

LE Roi d'Astracan fut étrangement surpris de ce discours, quoi-que le cruel état, où il se trouvoit, ne dût le faire songer qu'à la vengeance; il donna ordre qu'on fit promptement venir le Tailleur & sa femme, qui passioient pour père & mère de Schems-Eddin. Pendant qu'on étoit allé les chercher, on pensa la plaie qui venoit de lui être faite, & ce ne fut pas sans un violent desespoir que Schems-Eddin lût dans les yeux de celui qui y mettoit le premier appareil, que ce Prince étoit en danger de la vie.

Le Tailleur & sa femme arrivèrent enfin. Ils avouèrent que ce jeune homme n'étoit pas leur fils; qu'il leur avoit été apporté il y avoit environ dix-huit ans par un Derviche Solitaire, qui leur avoit dit l'avoir trouvé tout nud dans sa petite loge, en revenant de pêcher

à

à la ligne sur le fleuve Volga, & que le bon homme étoit mort subitement trois mois après sans leur en avoir pu apprendre davantage.

Le jour, auquel Schems-Eddin avoit été porté chez Kourban, se trouva conforme à celui de la naissance de Sutchoumé, & la grenade qu'il avoit, ainsi que sa sœur jumelle, achevant de faire connoître au Roi qu'il étoit son fils, il le fit approcher, l'embrassant tendrement, & le fit couvrir d'une robe magnifique.

Si d'un côté Schems-Eddin se sentoît flatter par son illustre naissance, de l'autre son ame étoit remplie de la plus vive douleur. Il se jeta aux pieds d'Alsalah; Seigneur, lui dit-il, en fondant en larmes, j'attens la mort avec impatience; je ne puis me regarder sans horreur après ce que ma main vient de commettre: purgez la nature d'un monstre tel que moi; c'est la seule grace que veuille jamais obtenir de vous un fils aussi criminel que je le suis. Non non, mon cher Schems-Eddin, reprit le Roi en l'embrassant de nouveau, vous n'êtes point coupable de ma mort, mais ce qui est écrit sur la Table de
Lu-

24 *Les mille & un quart-d'heure.*

Lumière *, ne se peut éviter : Vivez, je vous l'ordonne, & faites promptement assembler mes Vifirs & tous les Emirs d'Astracan, je veux en leur présence vous reconnoître pour mon fils & mon Successeur.

Schems-Eddin, pénétré des bontez du Roi son père, embrassoit ses genoux avec respect, & se hâtoit peu d'exécuter ses ordres : mais la Sultane Dugimé aiant sans perdre de tems fait porter ses Commandemens par les douze Esclaves noirs, la chambre du Roi fut remplie un moment après des plus considérables de sa Cour.

Ce Prince étoit étendu sur son Sofa. L'Ange de la mort n'est pas éloigné de moi, leur dit-il, & je sens que je vais bien-tôt dormir à l'ombre de la miséricorde du Tout-Puissant. Voici, Vifirs, continua-t-il, d'une voix basse : Voici votre Maître, en leur montrant le jeune Schems-Eddin : C'est mon fils,

* La plupart des Orientaux croient que tout ce qui est arrivé & arrivera jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une Table de Lumière avec une plume de feu ; & ils appellent cette écriture la prédestination inévitable.

& celui de la Sultane Dugmé, je vous ordonne de le regarder comme votre Roi.

Les Visirs & les Emirs furent très surpris de la nouvelle de la mort si prochaine d'Alsaleh. Ils ignoroient pareillement qu'il eût jamais eu de fils; mais la Sultane leur aiant raconté en peu de mots l'histoire du jeune Tailleur, ils se prosternèrent tous la face contre terre, & jurèrent sur leurs têtes de lui obéir jusqu'à la mort.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le Roi fit approcher de son Sofa la Sultane son épouse, Sutchoumé, & Zebd-El-caton, ma chère Dugmé, dit-il à la première, je connois parfaitement l'injustice que j'ai rendue à vos charmes en aimant la belle Zebd-El-caton, qui n'a jamais payé mon amour que d'ingratitude; vous ne mérités pas cette infidélité de ma part, & je meurs avec un extrême regret d'avoir rompu les sermens que je vous avois fait tant de fois de n'être jamais qu'à vous. Ah! Seigneur, reprit Dugmé, en versant des larmes en abondance, quelque tendresse que j'aye ressentie pour votre Majesté, je n'ai ja-

Vol. I.

B

mais

26 *Les mille & un quart-d'heure.*

mais prétendu la gêner dans ses plaisirs. Je vous ai aimé, Seigneur, pour vous-même; & vous ne m'avez point vû regarder d'un oeil d'envie la nouvelle faveur de Zebd-El-caton, quelque douleur que je ressentisse de la perte de votre cœur, il suffisoit que vous fussiez content pour que je ne murmurasse pas contre vos volontés souveraines.

Le Roi sentit en ce dernier moment redoubler son amour pour la Sultane.

Il l'embrassa tendrement: Je vais, ma chère Dugnié, lui dit-il, vous prouver la vérité de ce que je viens de vous dire; la charmante Zebd-El-caton ne me touche plus: & pour vous en donner une marque certaine je la conjure de vouloir bien en votre présence donner la main au Prince mon fils. Pour Sutchoumé, le Visir Ben-bukar.

Le Roi d'Astracan ne pût achever d'expliquer ses volontés sur ce qui regardoit sa fille. Il mourut entre les bras de la Sultane, en prononçant ces dernières paroles.

Il est impossible de représenter le desespoir de Schems-Eddin. On eut toutes les peines imaginables à l'empêcher d'attenter à sa vie. Sa mère, sa soeur

&

& Zebd-El-caton ne le quittèrent pas un moment, la dernière sur-tout, délivrée d'un Roi dont la tendresse importune, quoi-que respectueuse, l'avoit fait trembler plus d'une fois, fit tous ses efforts pour dissiper la douleur de Schems-Eddin. Insensible à tous les honneurs qu'on lui rendit, il tomba dans une mélancolie si profonde, que l'on apprehenda tout pour ses jours.

L'on ordonna des prières publiques dans toutes les Mosquées d'Astracan. Elles appaisèrent un peu la colère du grand Prophete contre le nouveau Roi. Il se trouva plus tranquille au bout de quelques mois: & après avoir récompensé dignement le Tailleur & sa femme de la tendresse qu'ils lui avoient toujours témoignée, il maria Sutchoumé au Visir Ben-bukar, comme il croyoit que l'avoit souhaité le Roi son père: & épousa publiquement la charmante Zebd-El-caton.

Ce Prince passa près de cinq mois avec sa chère épouse dans une félicité digne d'envie. Les jours ne lui paroissent que des momens auprès d'elle: mais ce bonheur fut tout d'un coup interrompu par des rêves affreux, qui lui

28 *Les mille & un quart-d'heure.*

reprétoient presque toujors son père sanglant. Zebd-El-caton tâchoit vainement par les caresses les plus tendres, d'effacer de l'esprit de son époux les noires idées dont il étoit rempli. Il étoit sans cesse agité des remords de son parricide, & ne trouva point d'autres moyens pour les faire cesser, que d'entreprendre le voyage de la Meque.

Zebd-El-caton ne voulant point quitter le Roi, elle le pria instamment de lui permettre d'être du voyage, & Schems-Eddin ne pouvant lui refuser cette satisfaction, il laissa le Visir Benbukar son beau-frère pour regner en son absence, lui recommanda fort sa mère & sa sœur, & partit d'Astracan.

Après un voyage de très long cours, pendant lequel le Prince & son épouse essuyèrent mille fatigues, ils arrivèrent enfin à la Meque *. Schems-Eddin y fit

* La Meque, ville de l'Arabie Heureuse, à une journée de la Mer Rouge, est le lieu de la naissance de Mahomet. Il y a une Mosquée magnifique très fréquentée par les Turcs, qui y abordent par dévotion de toute part.

fit sept fois le tour du Temple; & après s'être fait purifier avec l'eau du puits Zemzem, il alla sur le soir au Mont Arafat, il y fit égorger deux cens moutons, qu'il distribua aux pauvres. De là il prit le chemin de Medine, il y fit ses dévotions dans la très sainte Mosquée; & après y avoir laissé un présent de quarante mille pièces d'or, ainfi qu'il avoit fait à la Meque, il se joignit avec la Caravane, & prit la route du grand Caire *, où l'on arriva sans accident.

Schems-

part. On y voit un puits appelé Zemzem, que l'on croit être celui d'Abraham, dont l'eau est salée, & qu'ils s'imaginent très salutaire pour expier les péchez les plus énormes en s'y lavant. Ils vont ensuite sur le Mont Arafat y sacrifier un ou plusieurs moutons, qu'ils distribuent aux pauvres; & de là passent ordinairement à Medine, où est le Tombeau de leur Prophete. Il n'y a que quatre journées de la Meque à Medine.

* Le grand Caire est situé sur les confins de la haute & basse Egypte, & presqu'au milieu du Royaume, à deux mille pas ou environ du Nil. Le grand commerce qui s'y fait y attire toutes sortes de Nations. C'est environ vers le mois d'Octo-



30 *Les mille & un quart-d'heure.*

Schems-Eddin ne ressentoit plus les cruelles agitations qui interrompoient si souvent son sommeil. Il commençoit à jouir d'un bonheur tranquille, & se préparoit à prendre la route de son Royaume, lorsque la belle Zebd-El-caton fut attaquée d'une fièvre très violente. Ce fâcheux contre-tems l'empêcha de partir avec la Caravane qui ne pouvoit différer son voyage; mais ce Prince eut bien-tôt lieu d'être justement allarmé, quand le mal de sa chère épouse redoubla à un point qu'il fit apprehender pour sa vie. Cette Princesse perdit toute connoissance: elle fut près de deux jours en cét état, & ne reprit pour quelques momens l'usage de la parole que pour percer le cœur de Schems-Eddin de la douleur la plus cruelle.

Jevais vous quitter, mon cher époux,
lui

bre que les Caravanes, qui se font assemblées au Caire, partent pour la Meque, & le nombre des Pélérins est quelquefois si grand, qu'il monte jusqu'à quarante mille. Il n'y a point de bon Muzulman qui une fois en sa vie ne fasse le Pélérinage de la Meque & de Medine, ou qui n'y envoie quelqu'un pour lui.

lui dit-elle en l'embrassant avec une extrême tendresse, & je conçois par avance toute l'horreur d'une telle séparation, mais il faut que vous vous consoliez de ma perte: Vous êtes encore destiné à de plus grandes afflictions: C'est un avis que j'ai à vous donner de la part du grand Prophete, qui m'est apparu il y a quelques heures. Il est bon, m'a-t-il dit, que les Princes éprouvent quelque disgrâce; la mauvaise fortune purifie leur vertu, ils en savent mieux regner: Schems-Eddin connoitra bien-tôt cette vérité: Avertis le de ma part qu'il commence à s'y préparer. Voilà, poursuivit Zebd-El-caton en versant des larmes en abondance, voilà ce que j'ai à vous annoncer: Servez vous de toute votre raison pour ne point murmurer contre les ordres de la Providence. Adieu, mon cher Schems La Princesse n'eut pas le tems d'achever, l'Ange qui attendoit son ame lui coupa la parole.

Jamais desespoir n'égala celui du Roi d'Astracan. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de son épouse. Il étoit inconsolable de sa perte, & ne trouva point d'autre remède, que de faire faire prom-

prement un grand coffre de bois de canelle découvert par le dessus à l'endroit seulement du visage, d'y enfermer le corps de Zebd-El-caton, de l'orner d'un grand nombre de pierreries, & avec son escorte, qui composoit près de cinquens hommes, de tâcher à rejoindre la Caravane, qui n'avoit que quelques journées d'avance, dans l'intention, si-tôt qu'il l'auroit jointe, de faire embaumer le corps de sa chère épouse.

Il n'y avoit pas deux jours que ce Prince étoit en marche, lorsqu'il fut envelopé par près de deux mille Bedouins *. Il fit une résistance inouïe, mais toute son escorte aiant été taillée en pièces, sans en excepter aucun, il se trouva lui-même au nombre des morts.

Les Bedouins, après leur victoire, dépouillèrent leurs ennemis. Ils enlevèrent tout ce que le Prince & ses gens pouvoient posséder, & n'oublièrent pas le Cercueil orné de pierreries, dans

* Les Bedouins sont des voleurs Arabes, qui s'assemblent en très grand nombre, & tâchent de surprendre les Caravanes, qu'ils pillent ordinairement.

lequel étoit enfermée Zebd-El-caton.

Schems-Eddin, qui s'étoit défendu comme un lion, n'avoit pourtant reçu aucune blessure mortelle, & ce n'étoit pas tant la quantité de sang qu'il perdoit, que l'épuisement de ses forces, qui l'avoient fait tomber au rang des morts. Lorsqu'il eût repris ses sens, il fut étonné de se trouver tout nud, & entouré des siens, dont il n'y en avoit pas un qui ne fût privé de la vie; quel triste spectacle pour ce Prince! Il se leva du mieux qu'il lui fut possible, & quelque foible qu'il fût, n'oubliant point sa chère épouse, il parcourut tous les environs du lieu où s'étoit donné le combat, pour voir si les Voleurs, après avoir détaché les pierreries, n'auroient point abandonné le coffre où étoit le corps de Zebd-El-caton. Ses recherches furent inutiles; il en pensa mourir de desespoir: mais quittant à la fin un lieu si funeste pour lui, après avoir marché environ une heure sans savoir où il alloit, il arriva près d'un petit village, à l'entrée duquel il trouva un Iman*. Cét homme fut d'abord effrayé

* Les Imans sont ceux qui desservent les

34 *Les mille & un quart d'heure.*

yé de voir le Prince tout nud & couvert de sang; mais Schems-Eddin sans se faire connoître, lui aiant conté qu'il s'étoit sauvé seul de la cruauté des Bedouins, l'Iman en eut pitié; l'emmena chez lui; le fit penser de ses blessures; & lui aiant ensuite donné quelques pièces d'argent, ce Prince s'en servit pour reprendre la route de son Royaume.

Après un long & pénible voyage, que Schems-Eddin fit en partie seul & en partie avec quelques petites Caravanes, qui l'assistoient dans ses besoins, il arriva enfin dans une vaste campagne, qui étoit à une demi-lieue d'Astracan. Il y apperçût un neveu du Visir son beau-frère, avec une suite assez nombreuse; & courant à lui les bras ouverts: Reconnois, lui dit-il, mon cher Zemin, reconnois le triste Schems-Eddin accablé des malheurs les plus cruels, & qui depuis près de trois ans a été exposé à une misère, dont le seul recit te feroit horreur. Zemin fut surpris à la vûe de son Roi, quoi que la fatigue du

Mosquées dans tout l'Orient: leurs fonctions sont à peu-près pareilles à celles de nos Curez.



du voyage, les maux qu'il avoit soufferts, & les mauvais habits dont il étoit couvert, le changeassent entièrement, il ne pût le méconnoître. Il se prosterna devant lui avec toutes les apparences d'un respect sincère; & se dépouillant de sa robe, il en couvrit le Prince, & le conduisit au Palais par les rues les plus détournées; mais quel fut l'étonnement de Schems-Eddin en y entrant de se voir chargé de chaînes par le même Zemin qui venoit de le combler d'honneur! Il apprit alors avec une douleur sans égale, que le cruel Ben-bukar son beau-frère, après avoir lui-même étranglé sa femme & la Sultane Dugmé, s'étoit emparé du Royaume; avoit fait massacrer tous ses fideles Sujets, & ceux qui avoient voulu s'opposer à son élévation; & qu'il devoit lui-même se préparer bien-tôt à un pareil sort.

Schems-Eddin devint immobile à cette nouvelle. Il se livra d'abord à la fureur; mais rappelant bien-tôt les dernières paroles de Zebd-El-caton, il se resigna dans le moment même aux volontez du Tout-puissant. Dieu est grand, dit-il, il est juste; je ne suis

pas encore assez puni de mes crimes ; mais qu'avoient fait ma mère & ma soeur, pour éprouver un sort si tragique ? j'espère que leur mort ne fera pas long-tems impunie.

Le Prince n'avoit pas achevé ces mots, que l'Usurpateur, suivi de quatre Bourreaux, entra dans le Salon où étoit Schems-Eddin : sa présence l'épouvanta : Ah ! barbare Visir, lui cria-t-il, du plus loin qu'il le vid. Viens-tu couronner ton crime ? le sang de ta femme & de ma mère, qui s'éleve déjà assez contre toi, ne peut-il assouvir ta rage ? Voilà ma tête, frappe, mais songe qu'un jour devant le Tribunal du grand Dieu, je te reprocherai l'énormité de tes actions : & que lorsque les Anges lui rendront témoignage de la vérité, toute cette puissance, sous qui tremblent & gémissent mes Sujets, n'empêchera pas alors que tu ne sois condamné & sévèrement puni de ton exécrationnable parricide.

Ces vifs reproches étonnèrent l'Usurpateur ; il n'eut pas la force en ce moment d'ordonner la mort de son Roi légitime : ses menaces l'épouvantèrent ; il crut déjà voir la main de Dieu levée
sur

sur sa tête ; il se contenta seulement pour mettre Schems-Eddin hors d'état de remonter jamais sur le Thrône, de lui faire passer plusieurs fois devant les yeux un fer ardent, qui le priva de la vue, & le fit ensuite conduire dans une profonde prison.

Il n'y avoit point de jours que le Roi d'Astracan, quoi-qu'accablé de maux, & livré à la plus amère affliction, ne respecta les ordres de la Providence, & ne remercia Dieu de l'avoir puni si doucement de ses crimes ; mais une nuit, que la douleur avoit pour quelques momens fait place au sommeil, il crut voir en rêve le grand Prophete qui tenoit par la main Zebd-El-caton, l'assûroit du changement de son état, & lui promettoit un jour un bonheur parfait avec son épouse.

Schems-Eddin se réveilla en sursaut ; ce rêve lui parût si extraordinaire & avoir si peu de fondement, qu'il n'y fit presque aucune attention. Il ne fit même que donner de nouvelles forces à sa douleur : mais il ne fut pourtant pas long-tems sans éprouver l'effet d'une partie de cette prédiction.

Un matin, que prosterné contre ter-

38 *Les mille & un quart-d'heure.*

re, ce Prince faisoit sa prière, il entendit ouvrir avec un grand bruit les portes de sa prison. Comme il s'imagina qu'on venoit lui donner la mort, il ne changea point de posture, & attendoit le coup avec intrepidité, lorsque deux de ses anciens Visirs, dont le zèle & la vertu lui étoient connue, se jetterent à ses pieds: Seigneur, lui dit l'un deux, en les lui embrassant, reconnoissez la voix de Mutamid & de Cuberghé vos fidèles Esclaves: l'ingrat Visir, que vous aviez comblé de vos bienfaits, vient avec le traître Zemin d'expirer sous nos coups: le Peuple las de ses cruautéz en témoigne une joie extrême. Il ignoroit votre retour, que nous avons pris soin de lui apprendre, n'ayant feint d'être du parti de Ben-bukar, que pour être plus en état un jour de le faire tomber du Thrône, qu'il avoit si lâchement & si cruellement usurpé: Venez donc, Seigneur, y remonter, puisque tous vos Sujets redemandent leur Roi légitime avec un empressement extrême.

Schems Eddin en ce moment loua Dieu, & remercia les Visirs de leur zèle. Comment voulez-vous, sages amis,

amis, leur dit-il, que je remonte sur le Thrône, un malheureux Prince, tel que je suis, est-il en état de vous commander? Non non, Visirs, choisissez parmi vous un homme qui en soit plus capable, & laissez moi gémir en secret de tous mes maux. Ah! Seigneur, repliqua Mutamid, le mépris, que vous avez pour la grandeur, est une vraie marque que personne n'est plus digne que vous de regner. Nous vous conjurons de ne vous point refuser à nos vœux: Nous sommes prêts à sacrifier & nos biens & nos vies pour vous maintenir sur un Thrône que vous avez déjà rempli si dignement.

Le Roi d'Astracan attendri par ces paroles pleines d'affection, se remit entre les mains de ses deux Visirs. Ils le conduisirent aux bains du Palais, & après l'avoir revêtu d'un habit magnifique, ils le présentèrent au Peuple. Il témoigna par mille cris de joie l'impatience qu'il avoit eue de le voir monter sur le Thrône de ses Ancêtres.

Quelques plaisirs que Schems-Eddin ressentit de connoître l'amour que ses Sujets avoient pour lui, il pleuroit toujours en secret la perte de sa chère Zebd-

El-

40 *Les mille & un quart-d'heure.*

El-caton , & la privation de sa vûe. En vain les plus habiles Médecins & Chirurgiens d'Astracan essayèrent sur lui leurs remèdes. Ils assurèrent à la fin qu'il n'y avoit aucune espérance que ce Prince pût jamais voir la lumière du soleil. Il y en eut un seul nommé Abubeker, qui dit au Roi qu'il se souvenoit d'avoir lû anciennement dans un vieux Manuscrit Arabe, qu'il y avoit dans l'Ile de Serendib * un oiseau qui pourroit bien lui rendre la vûe; mais qu'outre les difficultez qu'il y avoit de le trouver & d'en approcher, il ne voudroit pas garentir ce secret infaillible. L'oiseau, continua le Medecin, est sur le

* L'Ile de Serendib, selon les Géographes modernes, n'est autre chose que l'Ile de Ceylan dans la Mer des Indes, vers le Cap de Comory, en deçà du Golphe de Bengala & de la Ligne, dans le premier climat. Les jours & les nuits y sont toujours de douze heures. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'Ile de Serendib, appellée le Pic d'Adam, parce qu'on prétend que le premier homme a été créé dessus, & est enterré dessous. Cette montagne passe pour être la plus haute des Indes.



le faite d'un arbre extrêmement haut, dont toutes les feuilles sont dures comme du fer, & aussi coupantes que des rasoirs: il faut, Seigneur, qu'une femme, pour rendre la vûe à son mari aveugle, entreprenne de monter de branche en branche sur cet arbre; si sa tendresse pour son époux n'a jamais ressenti d'altération, les feuilles s'amolliront entre ses mains, elle parviendra aisément au sommet de l'arbre, & puisera dans un vase d'or, qui est pendu au cou de l'oiseau, une liqueur blanche comme du lait, & qui distille perpétuellement de son bec. Cette liqueur, suivant le Manuscrit Arabe, est souveraine pour rendre la vûe à ceux qui en ont été privés par quelque accident que ce puisse être, & pour la donner même aux aveugles nés: après avoir puisé cette liqueur divine, elle descendra de l'arbre aussi facilement qu'elle y aura monté; mais si la femme, qui ose entreprendre d'aller recueillir cette eau salutaire, a jamais eu la moindre pensée contraire à la pureté du mariage, ou qu'elle ait cessé, seulement un moment, d'avoir pour son mari un amour extrême, elle ne doit attendre de sa téméraire entreprise

42. *Les mille & un quart-d'heure.*

prise qu'une mort certaine; les feuilles à la vérité s'amolliront aussi pour la laisser monter jusqu'au haut de l'arbre; mais quand elle en voudra descendre, elles reprendront alors leur tranchant, & cette femme, en tombant de branche en branche, sera hachée en mille morceaux. Je crois au reste, Seigneur, poursuit Abubeker, que cet arbre, s'il existe, est encore vierge, & qu'aucune femme jusqu'à présent ne s'est présentée pour recueillir une eau, dont l'aquisition est si difficile & si périlleuse.

Schems-Eddin écouta cette histoire avec admiration: Il n'est pas impossible, dit-il, qu'il se trouve dans cette ville une femme de ce caractère, quoiqu'elle soit rare; il faut essayer si nous ne pourrions pas découvrir un trésor pareil.

On fit venir, par ordre du Roi, les femmes de tous les aveugles d'Astracan, sans en excepter une seule; Abubeker en sa présence leur exposa de quoi il s'agissoit, & Schems-Eddin promit une récompense sans bornes à celle qui pourroit contribuer à lui rendre la vue. Il n'y en eut pas une qui voulût s'exposer à
mon-

monter sur l'arbre : les conditions en étoient un peu délicates, & la mort trop certaine; elles refusèrent toutes une épreuve si terrible.

Les autres Médecins d'Astracan plaisantèrent fort entr'eux sur la crédulité du Roi: ce nouveau genre de remède, dirent-ils, est une fable de l'invention d'Abubeker, qui veut faire l'homme savant; il donne dans le merveilleux, & se distingue toujours de nous par quelque opinion nouvelle & particulière.

Ces discours revinrent à Abubeker: il en fut piqué au vif. Sera-t-il dit, que le zèle, que j'ai pour la santé du Roi, sera tourné en ridicule, dit-il à sa femme & à son fils? hé bien je veux entreprendre le voyage de Serendib, pour voir si le Manuscrit accuse juste; si je ne réussis pas dans mon entreprise, avec autant d'ardeur que j'en ai, j'aurai eu du moins la consolation d'avoir plus fait pour mon Prince, que tous les autres Médecins d'Astracan ensemble.

Rien ne pût détourner Abubeker de sa résolution. La longueur du voyage, & les difficultés ne l'effrayèrent pas: il
se

44 *Les mille & un quart-d'heure.*

se présenta le lendemain devant le Roi,
& lui exposa son dessein.

Ce Prince loua fort une entreprise
aussi grande. Il lui fit donner tout ce
qui lui étoit nécessaire pour un voyage
de si long cours, & lui promit, en cas
qu'il mourut en chemin, d'avoir un soin
extrême de sa femme & d'un fils unique
qu'il aimoit tendrement. Seigneur, dit
le Médecin, en prenant congé de Schems-
Eddin, si je ne suis pas de retour avant
trois ans, soyez persuadé que la mort
ou quelque accident étrange, que je ne
puis prévoir, se seront opposés au desir
que j'ai de vous redonner la vûe; mais
une certaine confiance, que j'ai au Ma-
nuscrit Arabe, me fait espérer que mon
voyage ne sera pas infructueux. Enfin
Abubeker partit pour Serendib, & ce
ne fut pas sans une très grande jalousie
des Médecins d'Astracan, de voir le
Roi si prévenu en sa faveur.

Schems-Eddin à la fleur de son âge,
& tout aveugle qu'il étoit, gouvernoit
ses Sujets avec une prudence admirable.
Recueilli dans l'intérieur de son
Palais, il méditoit sans cesse les moyens
de les rendre hûreux, & s'étoit fait une
loi indispensable, jusqu'au retour du

Me-

Médecin Abubeker, de ne paroître tous les jours en public qu'une heure, qu'il divisoit en quatre parties presque égales. Pendant la première il alloit à la grande Mosquée d' Astracan faire publiquement sa prière. La seconde, la troisième, & quelquefois même une partie de la quatrième, étoient destinées à faire des libéralités aux pauvres, & à recevoir de bouche, ou par écrit, les plaintes que les particuliers pouvoient faire contre les Officiers publics. Il chargeoit ensuite les deux Visirs Mutamhid & Cuberghé, sur lesquels il se reposoit de la plus grande partie de ses affaires, de les punir ou de les déposséder s'ils le méritoient; & rendoit la justice à tout le monde avec tant d'équité & de pénétration, que ses jugemens passaient pour autant d'oracles.

A l'égard de ce qui restoit du dernier quart-d'heure, il étoit donné à l'entretien des gens savans: c'étoit le seul plaisir que ce Prince prenoit dans toute la journée, & suivant qu'il trouvoit d'agrément dans leur conversation, il leur donnoit des marques de sa libéralité.

La gloire de divertir le Roi, qui pa-
roit.

46 *Les mille & un quart-d'heure.*

roissoit presque toujours plongé dans une profonde mélancolie, plutôt qu'aucune vûe d'interêt, animoit ses Sujets à lui chercher des personnes qui pussent dissiper sa douleur, en lui racontant des histoires extraordinaires. S'il arrivoit à Astracan un Voyageur fameux, on le conduisoit d'abord à Schems Eddin; & lorsque les habitans même de cette ville savoient quelques aventures singulières, ils se faisoient aussi-tôt présenter à leur Prince, pour avoir le plaisir de contribuer à ses plaisirs.

Il y avoit déjà plus de deux ans qu'Abubeker étoit parti pour l'Île de Serendib, & que le Roi observant exactement la regle qu'il s'étoit lui-même prescrite, ne manquoit jamais tous les jours de donner quelques momens à ces amusemens d'esprit, lorsque les deux Virs favoris s'entretenant ensemble sur le motif du voyage d'Abubeker: Si ce Médecin n'étoit qu'un fourbe, disoit l'un deux, ou qu'il ne revint point à Astracan, nous ne laisserions pas d'être fort embarrassés à produire au Roi des sujets dignes de l'entretenir: c'est à nous à qui il a commis ce soin: & quoi-qu'un quart-d'heure soit bien-tôt passé, comme

me il faut recommencer tous les jours, j'apprenderois qu'à la fin nous ne pussions plus lui trouver rien de nouveau. Cela seroit très chagrinant, repliqua l'autre Visir, le Roi s'est fait une douce habitude d'entendre tous les jours quelque histoire; c'est, pour ainsi dire, l'unique agrément qu'il ait dans la vie: car de la manière dont ce sage Prince se gouverne, il ne jouit du plaisir de régner que pour travailler sans relâche au bonheur de ses Sujets.

Un des Médecins d'Astracan étoit présent à cette conversation: il crut que c'étoit une belle occasion de satisfaire l'envie que tous ses confrères & lui avoient contre Abubeker: Seigneur, dit-il aux Visirs, tous les gens sages pensent comme vous; & vous tomberez infailliblement dans l'inconvenient que vous appréhendez: Je n'y fache qu'un seul remède; le fils d'Abubeker se moquant de l'embarras, où il ne doute pas que vous ne soyez bien-tôt, se vanta hier en ma présence, que lui seul suffiroit, s'il l'avoit entrepris, pour entretenir le Roi jusqu'au retour de son père: il est vrai que ce jeune homme est d'un grand mérite, que depuis l'âge de dix

48 *Les mille & un quart-d'heure.*
dix ans il a lû avec une extrême appli-
cation tout ce qu'il y a de livres cu-
rieux; mais malgré la prodigieuse mé-
moire, dont on dit qu'il est doué, je
doute fort qu'il vienne à bout d'une en-
treprise aussi difficile.

Cuberghé ne fit que rire de la pré-
sompion du fils d'Abubeker; mais Mu-
tamhid entrant dans une colére extrê-
me, Il sied bien, dit-il, à ce jeune in-
solent de plaisanter aussi mal à propos:
hé bien puisqu'il le prend sur ce ton,
je prétens lui faire tenir sa parole; &
sa tête me répondra d'une entreprise dont
sa vanité fait tant de parade.

Il ordonna alors qu'on alla chercher
Ben-Eridoün: (c'est ainsi que s'appel-
loit le fils d'Abubeker). Ce Médecin
m'assûre, lui dit-il, si-tôt qu'il fut ar-
rivé, que tu as la hardiesse de faire des
railleries sur l'embaras où nous pour-
rons nous trouver un jour Cuberghé &
moi, de fournir au Roi de nouveaux
sujets de recreation, & que tu te van-
tes de suffire seul à l'entretenir jusqu'au
retour de ton père; puisque tu es assez
téméraire pour tenir de pareils discours,
je t'ordonne de prendre ce soin, con-
tinua Mutamhid, avec une voix capable
de

de faire trembler Ben-Eridoün: Je serai présent à toutes ces conversations; mais je t'avertis que si le Prince, ennuyé de ton entretien, m'ordonne de lui en amener un autre que toi, je te ferai sur le champ couper la tête.

Ben-Eridoün fut étrangement surpris de cet ordre. Il vit tant de colère dans les yeux du Visir, qu'il n'osa pas nier qu'il eût jamais eu cette vanité. Il se fia même sur sa lecture & sur l'humble mémoire que la nature lui avoit donnée, & se jettant aux pieds de Muramhid, Seigneur, lui dit-il, quelque chose que je pûsse dire pour ma justification, l'honneur d'entretenir le Roi m'est assez précieux, pour que je ne refuse pas d'obéir à vos ordres souverains: dût-il m'en coûter la vie, je suis prêt à paroître devant le Trône de Schems-Eddin.

Le perfide Médecin, qui étoit resté avec les Visirs pour être témoin de ce qui se passeroit, fut un peu étonné de la réponse de Ben-Eridoün: il ne douta cependant pas de sa perte. Un jeune homme de ving-cinq ans au plus, dit-il en soi-même, ne peut avoir acquis assez de fond pour réussir dans ce que



50 *Les mille & un quart-d'heure.*

celui-ci entreprend. Il courut promptement en avertir ses Confrères, qui en ressentirent tous une maligne joie, & qui goûtèrent par avance le plaisir de se voir vangés d'Abubeker en la personne de son fils.

Le Visir Mutamid, voyant la soumission & la modestie de Ben-Eridoün, rentra un peu en lui-même: Si ta mort est sûre, lui dit-il, en cas que tu ne me tiennes pas parole, la récompense est de l'autre côté très certaine, si tu réussis dans tes desseins. Chaque fois que tu sortiras d'avec le Roi, je te ferai compter cent pièces d'or; je veux que tu manges à ma table; que tu sois servi comme moi; & il n'y aura aucune différence entre nous deux, sinon que tu seras gardé à vûe. Seigneur, repliqua Ben-Eridoün, ce ne sera jamais l'espoir de la récompense, ni vos promesses magnifiques, qui me feront faire mon devoir; la Philosophie, dont je fais profession, m'a appris à mépriser les richesses; l'honneur & la gloire sont les seuls motifs qui me font agir; & si ce que vous me demandez aujourd'hui étoit contraire à ce qu'ils m'ordonnent, vous me verriez courir à
la

la mort la plus cruelle plutôt que de vous obéir; mais comme il n'y a que de l'honneur dans ce que vous exigés de moi, vous pouvez, quand il vous plaira, me mettre à l'essai, je tâcherai de confondre l'artifice de mes ennemis, & j'espère que mon Prince sera content de moi.

Mutamhid fut charmé du sage discours de Ben-Eridoün, il connut bien en ce moment toute la malice du vieux Médecin, & que ce jeune homme étoit innocent de ce dont il l'accusoit; mais comme il s'offroit, pour ainsi dire, lui-même à travailler pour le divertissement de son Prince, il le lui présenta le lendemain.

Ben-Eridoün ne fut pas plutôt devant le Thrône de Schems-Eddin, qu'il se prosterna la face contre terre: il se releva ensuite, & adressant la parole au Roi, *Que la misericorde du Tout-Puissant se déploye sur votre Majesté, lui dit-il: que l'Ange qui vous présentera un jour devant son Thrône n'oublie pas une seule de vos bonnes actions: & puissiez-vous jouir à jamais de la félicité parfaite, que notre grand Prophete promet à ceux qui suivent exactement ses loix! On me nom-*

C 2

me

me Ben-Eridoün fils d'Abubeker, qui depuis deux ans ou environ est parti pour l'Île de Serendib ; que le Ciel le renvoye bien-tôt en ces lieux avec le divin remède qu'il est allé chercher pour vous rendre la vûe ! Jusqu'à ce moment j'ai entrepris, Seigneur, d'entretenir votre Majesté tous les jours pendant le peu de tems qu'elle prend pour se délasser l'esprit.

Songes-tu bien à quoi tu t'obliges, lui répondit le Roi d'Altracan, un peu étonné de ces promesses ? Sais-tu qu'une telle entreprise est au-dessus de tes forces, & que ton père ne reviendra peut-être d'un an ? Seigneur, repliqua le jeune Ben-Eridoün, quelque difficulté qu'il y ait d'occuper dignement mon Roi, je fais un si grand nombre d'histoires plus curieuses les unes que les autres, que quand même mon père mettroit à son voyage une fois autant de tems qu'il en a demandé, je ne desespérerois pas de tenir la parole que j'ai donnée au Visir Mutamid : & si votre Majesté veut bien agréer que j'aye cet honneur, je commencerai par une Histoire assez singulière.

Schems-Eddin fut encore plus surpris

pris qu'auparavant: il faut, lui dit-il, que tu sois un homme rare dans ton espèce, les difficultés ne te rebutent pas; au contraire, Seigneur, elles m'animent, répondit Ben-Eridoün: j'ai la mémoire si hûreuse, que je n'ai jamais rien oublié de ce que j'ai lû, ou de ce que j'ai entendu dire; & comme je me suis fait un plaisir d'avoir des liaisons avec les plus vieux & les plus sages d'Asracan, dont la plus grande partie sont morts, je suis si rempli d'événemens différens, & de toute sorte de nature, que sans vouloir me vanter, j'ose assurer votre Majesté qu'il y a peu d'hommes dans cette ville qui me ressemblent. C'est de quoi je vais juger, repliqua le Roi, mets toi sur ce Sofa à côté de Mutamid, & raconte l'Histoire dont tu viens de me parler.

Ben-Eridoün obéit aux ordres de Schems-Eddin: il s'assit sur le Sofa, & commença de cette manière.

54 *Les mille & un quart-d'heure.*

P R E M I E R
QUART-D'HEURE.

H I S T O I R E
DE CHEREF-ELDIN

fils du Roi d'Ormus ,
ET DE GUL-HINDY
Princesse de Tulupban.

IL y avoit anciennement , Seigneur ,
dans la grande Tartarie deux espèces
différentes de Génies , les uns portés à
faire du bien aux hommes , reconnois-
soient le grand Geoncha * pour leur
Roi, & les autres uniquement occupés du
plaisir d'exercer leurs inclinations mal-
fai-

* Geoncha en Persan veut dire le Roi du
Monde.

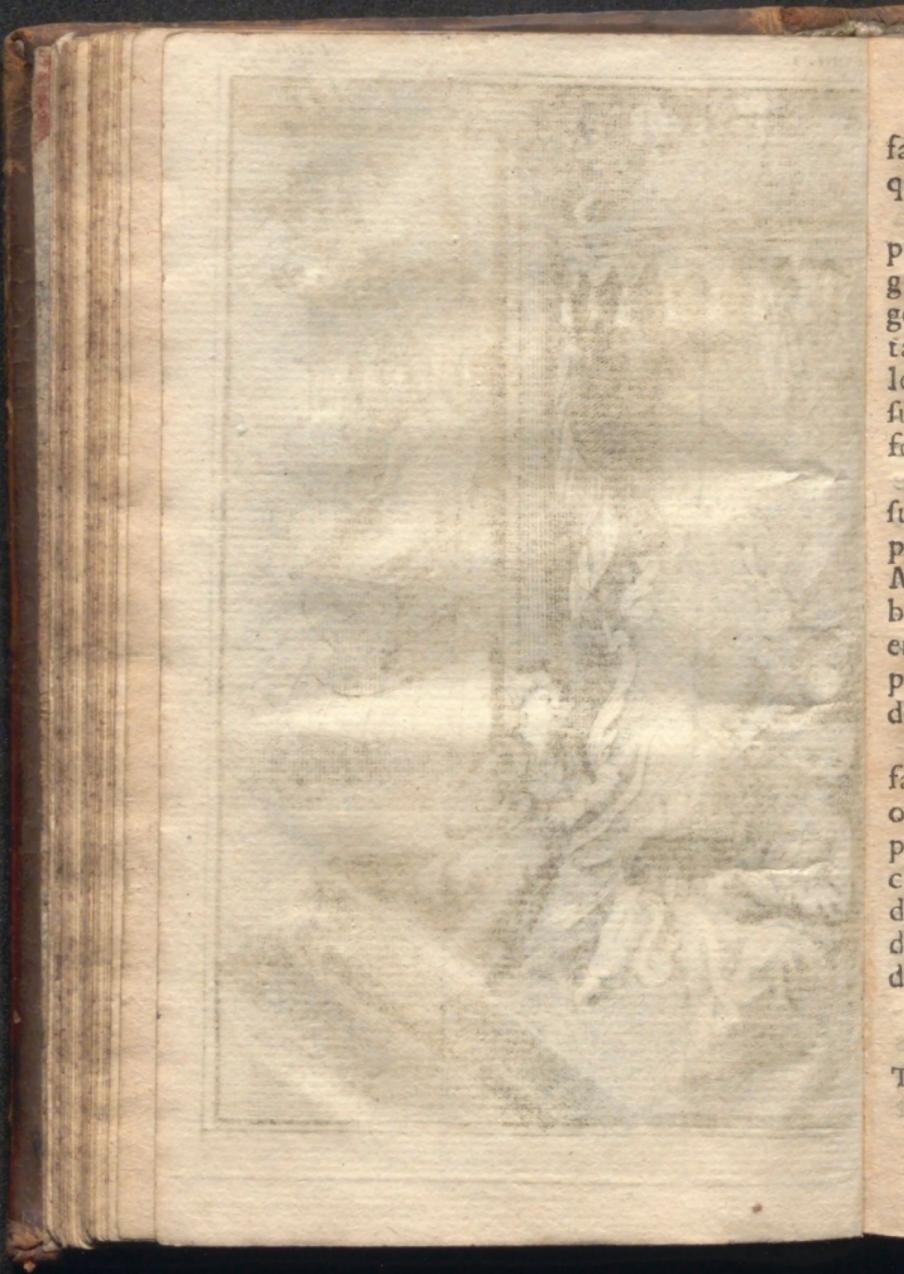




E.
E

r,
ces
à
if-
ur
du
al-
i-
du





fa
q

p
g
g
ta
lo
fu
fo

fu
p
M
b
er
p
d

fa
o
p
ch
d
d
d

T



faisantes, n'avoient point d'autre Maître que le malin Zéloulou.

Ces deux Chefs de Génies, depuis près de trois cens ans, se faisoient une guerre continuelle. Geoncha ne protegeoit personne, que Zéloulou ne s'attachât aussi-tôt à le persecuter; & Zéloulou ne faisoit aucune mauvaise action sur la terre, que Geoncha ne fit ses efforts pour la réparer sur le champ.

Un jour que ces deux Génies étoient sur les bords de la rivière de Salgora * pour tâcher à terminer leurs differends, Mochzadin Roi de Tuluphan, & la belle Riza son épouse, qui revenoient ensemble de la chasse aux Chevreuils, passèrent par l'endroit où étoient les deux Génies.

Zéloulou, toujours attentif à mal faire, ne voulut pas laisser échaper une occasion aussi favorable de se donner du plaisir; malgré les prières de Geoncha, ce malicieux Génie s'approchant de Riza, qui étoit à côté de Mochzadin, fit tout d'un coup un si grand bruit dans l'oreille de son cheval, que cet animal

C 4

nimal

* La rivière de Salgora passe auprès de Tuluphan, ville de la grande Tartarie.

animal épouvanté emporta la Princesse, quelques efforts qu'elle fit pour le retenir, & l'alloit précipiter dans la rivière, qui étoit très profonde en cet endroit, si d'un seul coup de sabre, qui partoit d'une main puissante, Genoncha, accourant à son secours, n'eût abbatu la tête du cheval, & retenu entre ses bras la Princesse qui s'étoit évanouie de frayeur: le sécourable Génie lui aiant fait alors sentir un bouquet de roses muscades, qu'il avoit à la main, elle reprit non seulement l'usage des sens, mais ses habits, de vert qu'ils étoient, se trouvèrent de couleur de rose; & sans que ses traits fussent changez, sa beauté augmenta à un point que le Roi même, qui justement allarmé du péril de son épouse l'avoit suivie avec une extrême vitesse, eût peine à la reconnoître. Il étoit ainsi que toute sa suite dans un étonnement difficile à imaginer. La mort extraordinaire du cheval de Riza, son habit couleur de rose, & son excellente beauté, tout cela fait en si peu de tems, sans qu'on eût vû l'auteur de tant de merveilles; (car les Génies ne s'étoient pas rendus visibles) tout cela, dis je, faisoit

soit que le Roi & la Reine doutoient presque encore d'une vérité, dont leurs yeux ne pouvoient disconvenir.

Après être rentrés dans Tuluphan, & s'être retirés seuls dans leur chambre, ils s'entretenoient encore avec admiration du prodige qui venoit d'arriver, lorsqu'ils furent saisis de frayeur & de respect à la vûe d'un Vieillard vénérable, qui parût tout d'un coup auprès d'eux, sans qu'ils eussent vû par quel endroit il pouvoit être entré: Rassurez vous, mes enfans, leur dit-il avec douceur, je suis Geoncha Roi des Génies; c'est moi qui après avoir préservé la charmante Riza du péril dans lequel Zéloulou (qui s'est rendu fameux sur la terre par mille traits de malice) l'avoit jettée en épouvantant son cheval: C'est moi, continua-t-il, qui ai voulu qu'il n'y eût personne de son sexe qui la surpassât en beauté, mais je ne borne pas mes bienfaits à si peu de chose; je prétens faire encore cesser la stérilité de cette Princesse: d'aujourd'hui en neuf mois elle donnera le jour à une fille aussi belle que sa mère.

Le Roi des Génies, poursuivit Ben-Eridouï, n'eût pas si-tôt dit ces paroles



58 *Les mille & un quart. d'heure.*

les qu'il disparut, laissant le Roi & la Reine de Tuluphan comblés de joie par une si flatteuse espérance. Quelque incredules qu'ils eussent été, ils cessèrent bien-tôt de l'être; Riza, qui depuis sept ans de mariage avoit été privée du doux plaisir d'être mère, s'aperçut bien-tôt de l'effet des promesses de Geoncha. Au bout des neuf mois juste elle accoucha d'une fille d'une beauté achevée, qu'elle nomma Gul-hindy*.

Cette petite Princesse n'eût pas plutôt joui de la lumière, que le même Génie se fit voir dans la chambre où étoient Riza & Mochzadin. Je viens avec un plaisir extrême, leur dit-il, donner la dernière main à un si bel ouvrage, & vous annoncer le sort qui lui est préparé; J'assistai hier à la naissance d'un fils du Roi d'Ormus, que je nommai Cheref-Eldin: Je trouve tant de ressemblance & de sympathie entre lui & cette aimable Princesse, que j'ai résolu de les unir un jour par les nœuds les plus saints; mais je prévois que le bon-

* Gul-hindy en Arabe signifie rose muscade.

bonheur, dont ils doivent jouir, sera traversé par une amertume cruelle, qui mettra Gul-hindy à deux doigts de la mort, s'ils se connoissent avant qu'ils aient atteint l'âge de dix-sept ans. C'est à vous, Seigneur, continua le Génie, en s'adressant à Mochzadin, d'empêcher que la Princesse voie aucun Etranger jusqu'à ce qu'elle ait passé le moment fatal que les astres m'ont marqué lui être si contraire. Voilà le seul remède que j'y trouve, si vous n'aimés mieux la remettre entre mes mains; auquel cas je vous la garentis exempt de tous les caprices de la fortune.

Mochzadin & Riza furent surpris du discours de Geoncha, quelque foi qu'ils ajoutassent à sa prédiction, ils ne purent consentir à se priver d'un enfant qu'ils avoient souhaité depuis tant d'années. Ils prièrent le Génie avec beaucoup de politesse, de ne point trouver mauvais qu'ils gardassent auprès d'eux la petite Gul-hindy, & l'assurèrent qu'ils en auroient un si grand soin qu'elle seroit en toute sûreté du côté du Prince Cheref-Eldin. A la bonne heure, répondit le Génie; songez seulement, sitôt que cette Princesse aura dix ans ac-



complis , à la soustraire aux yeux de tous les mortels. Plus elle approchera de sa seizième année , plus le danger fera grand pour elle. Alors l'ayant prise dans ses bras , il l'enrichit de toutes les belles qualitez qui peuvent rendre parfaite une personne de son sexe ; & après avoir reçu mille remerciemens du Roi & de la Reine , il s'éloigna d'eux comme un éclair.

A peine, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoün, le malin Zéloulou, qui n'avoit pu s'accorder avec Geoncha dans leur dernière conférence, fût-il ce qu'il avoit fait pour Gul-hindy & Cheref-Eldin, qu'il resolut de se réjouir, en traversant la vie de ces deux aimables enfans. Il se rendit pendant la nuit au Palais du Roi d'Ormus, enleva le petit Prince, l'apporta chez Mochzadin, le mit sous les habillemens de Gul-hindy, & couvrant cette petite Princesse de ceux de Cheref-Eldin, il l'alla placer un moment après dans le berceau dont il avoit tiré le Prince d'Ormus.

L'on peut aisément juger de la surprise où se trouvèrent les deux Nourrices. Ben-Eridoün en cet endroit fut interrompu par l'arrivée d'un
Esclave

Esclave noir, qui ne manquoit pas tous les jours de venir avertir le Roi d'Astracan qu'il y avoit une heure qu'il étoit sorti. Aussi-tôt que cét Esclave paroissoit, Schems-Eddin se levoit pour rentrer dans son Palais, celui qui avoit l'honneur de l'entretenir cessoit de parler, & reprenoit son discours le jour suivant s'il n'avoit pas fini son histoire; ou bien on lui en produisoit un autre qui lui racontoit quelque aventure nouvelle.

C'est ainsi que sont divisés les mille & un quart-d'heure dans l'original Arabe; mais j'ai crû devoir retrancher tout ce qui suit & précède la narration de Ben-Eridouïn, persuadé que le Lecteur lira ces Contes avec plus de plaisir que s'il étoit interrompu par des répétitions continuelles, dans lesquelles il est presque impossible de ne pas tomber.



QUART-D'HEURE.

LEs deux Nourrices , reprit le jour suivant Ben-Eridouïn , furent le lendemain matin étrangement surprises , de trouver , chacune en leur particulier , leur Nourriçon si différent de ce qu'elles les avoient vûs la veille. Elles les regardoient avec un étonnement sans pareil , lorsque Zéloulou se présentant à l'une & à l'autre sous la figure d'un Nain affreux , il les menaça de leur torde le cou si elles parloient jamais de la métamorphose qui venoit de se passer , & disparut à leurs yeux après les avoir assurées , que si avant que ces enfans eussent atteint l'âge de dix-sept ans le mystère étoit découvert de quelque manière que ce fût , ils tomberoient en sa puissance sans en pouvoir jamais sortir.

Ces pauvres femmes étoient si effrayées , qu'elles résolurent de garder religieusement le silence. Il y alloit de leur

leur vie; & le Génie les avoit tellement intimidées, qu'elles auroient tout souffert plutôt que de reveler ce secret.

Cheref-Eldin fut donc élevé à la Cour du Roi Mochzadin sous le nom de Gul-hindy, & cette Princesse, sous les habits du Prince de Perse, se rendit en peu de tems si parfaite dans tous les exercices du corps, qu'à l'âge de quinze ans il n'y avoit aucun des Sujets du Roi d'Ormus qu'elle n'y surpassât.

Le jeune Prince ne recevoit pas des instructions aussi convenables à son sexe; celui, dont il paroissoit être, l'engageoit dans des occupations bien différentes. Il s'amusoit ordinairement à broder, & suivant l'ordre de Geoncha retiré depuis l'âge de dix ans dans le Palais de Mochzadin, qui étoit devenu inaccessible à tout autre homme qu'au Roi de Tuluphan, il ne quittoit son ouvrage que pour chasser dans le Parc, accompagné de ses femmes & de quelques-uns de ses Eunuques.

Sa Nourrice nommée Merou, & qui ne le quittoit jamais, le voyant approcher de sa seizième année, lui recommandoit souvent de bien cacher son sexe, puisque le repos de sa vie en dépendoit:

Mais,

64 *Les mille & un quart-d'heure.*

Mais, lui disoit Cheref-Eldin en répandant des larmes, pourquoi m'élever comme une fille, & me priver de l'éducation & des sciences que l'on communique aux Princes tels que moi ? Et quel injuste motif oblige le Roi & la Reine de me laisser ainsi languir dans une vie molle & oisive ? Ce sont des choses que j'ignore, répondoit Merou ; mais, mon cher Prince, ou plutôt ma chère Princesse, car il est dangereux que le premier nom m'échappe, tout ce que je puis vous assurer, c'est que Mochzadin & Riza y sont trompés les premiers : ils vous croient fille, ils en ont été convaincus par leurs propres yeux, mais les choses ont bien changé depuis ce tems. C'est tout ce que je puis vous dire pour le présent ; vous en saurez quelque jour davantage ; sur tout ne vous exposés point aux cruels malheurs, dont je vous ai tant de fois menacé, si vous faites connoître ce que vous êtes avant que vous ayés dix-sept ans accomplis.

Le Prince étoit surpris de ce discours : il se perdoit dans ses réflexions, & n'y trouvant aucun jour, il se résolut à suivre les sages conseils de sa Nourrice ;
mais

mais pour dissiper le chagrin qui le devoroit, il chassoit le plus souvent qu'il lui étoit possible.

Un soir que Mochzadin & Riza s'entretenoient avec leur prétendue fille, la Reine lui raconta, comme elle l'avoit déjà fait plusieurs fois, l'avanture de sa naissance, & les promesses que le Roi des Génies lui avoit faites d'unir un jour son sort avec celui du fils du Roi d'Ormus. Ces discours si souvent répétés desespoeroient le Prince; il ne savoit quel parti prendre; & résolut enfin, quelque chose qui lui pût arriver, de s'éloigner pour jamais d'un lieu où il passoit une vie si indigne de lui. Il n'étoit pas facile d'en venir à bout, toutes les portes du Palais étoient gardées par des Eunuques incorruptibles; mais pour exécuter ce projet, il choisit le tems de la chasse: & après avoir pris deux bourses pleines d'or, & quantité de pierreries, comme il étoit très bien monté, il s'écarta aisément de sa suite, & allant droit à une porte du Parc qui donnoit dans la campagne, il commanda à l'Eunuque qui la gardoit de la lui ouvrir. Cét Esclave refusa d'obéir; mais le Prince lui aiant fait voler la tête

66 *Les mille & un quart-d'heure.*

tête d'un coup de sabre , qu'il portoit
rôjours lorsqu'il alloit à la chasse, se
faist des clefs, & se sauvant à toute
bride , il choisit le chemin le moins
battu, & marcha sans se reposer tout
le jour & toute la nuit suivante.

Les Dames & les Eunuques de la
fausse Princeesse la cherchoient dans le
Parc avec le dernier soin. Après en
avoir vainement parcouru toutes les rou-
tes, elles arrivèrent enfin à la porte ,
qu'elles trouvèrent ouverte ; le corps
mort de l'Eunuque redoubla leur éton-
nement. L'on ne douta plus qu'il ne
fut arrivé quelque accident à Gul-hindy.
Personne ne vouloit se charger d'annon-
cer cette triste nouvelle au Roi & à la
Reine. Il fallut pourtant la leur ap-
prendre. Ils en pensèrent mourir de
douleur. O ciel, s'écria la Reine , en
s'arrachant les cheveux, & se meurtris-
sant le visage ! Que n'avons-nous cru le
sage Geoncha , nous ne serions pas à
présent livrés à la plus amère douleur ;
sans doute que l'on a enlevé Gul-hindy :
le Génie nous avoit bien prédit ce mal-
heur ! Fasse le Ciel que ma chère fille en-
évit les suites !

Pendant que le Roi & la Reine per-
doient

doient le tems à des regrets & des réflexions inutiles, le Prince s'éloignoit toujours: quelque diligence & quelque recherche que l'on fit pour avoir de ses nouvelles, il marcha tant que son cheval lui pût fournir, & ne s'arrêta que lorsqu'il tomba mort de lassitude. Il étoit à pied bien embarrassé, quand il passa assez près de lui un jeune Tartare. Le Prince l'aborda: Ne sauriez-vous m'enseigner quelque personne, lui dit-il, qui eut un cheval à me vendre? Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi, Madame, lui répondit ce jeune homme, trompé par l'habit de femme que portoit Cheref-Eldin, mon père, qui ne demeure qu'à quelques pas d'ici, en fait un assez gros commerce. Le Prince le suivit, se pourvût d'un bon cheval chez le père de ce jeune Tartare; & après avoir pris quelques heures de repos, il partit, marcha plusieurs jours de suite sans presque s'arrêter, & arriva enfin à un port de mer, où il trouva un Vaisseau prêt à faire voile pour Surate *. Le Maître du Vaisseau étoit un

* Surate est une ville située sur le Golphe de Cambaie, dans la presque-Ile des In-



68 *Les mille & un quart-d'heure.*

un homme de bonne mine d'environ quarante ans. Il reçut le Prince avec tout le respect possible, comme une fille de qualité, qui alloit aux Indes recueillir une succession considérable, que son père y avoit laissée, & dont la mère étoit morte subitement en apprenant la mort de son époux; il lui offrit sa table, que Cheref-Eldin accepta d'autant plus volontiers, que s'étant embarqué fort précipitamment, il n'avoit point eu le tems de faire aucune provision. Elle fut très délicatement servie; mais sur la fin du repas il fut surpris de voir entrer dans la chambre, où ils étoient, une Dame d'une extrême beauté, qui adressa ces paroles au Maître du Vaisseau.

Souviens toi, Sinadab, que Dieu nous a donné des père & mère pour leur être soumis; c'est Dieu qui nous parle par leur bouche: Malheur à celui qui les méprise, & qui n'obéit pas avec respect à leurs ordres.

Sinadab à ces paroles se leva de table, les larmes lui coulèrent des yeux; il

Indes. Cette ville est très célèbre par l'abord de quantité de Vaisseaux marchands.

il se prosterna ensuite, resta quelque tems dans cet état, & se relevant avec une extrême douleur peinte sur le visage, Belle Roukia, dit-il à cette Dame, je n'oublierai jamais ce salutaire conseil: Mes malheurs passés l'ont assez gravé dans ma mémoire; mais ne laissez pas de me le rappeler tous les jours, ainsi que vous avez coutume de le faire.

I I I.

QUART-D'HEURE.

LE Prince Cheref-Eldin regardoit Sinadab avec étonnement: il s'en aperçût. Vous cesseriez, Madame, lui dit-il, d'être surprise si je vous avois raconté le sujet de cette cérémonie, & par quelle raison cette Dame à tous mes repas me répète les mêmes paroles que vous venez d'entendre. Cheref-Eldin aiant alors témoigné beaucoup de curiosité de savoir cette Histoire. Voici, Seigneur, poursuivit Ben-Eridouïn, de quelle manière Sinadab la lui raconta.

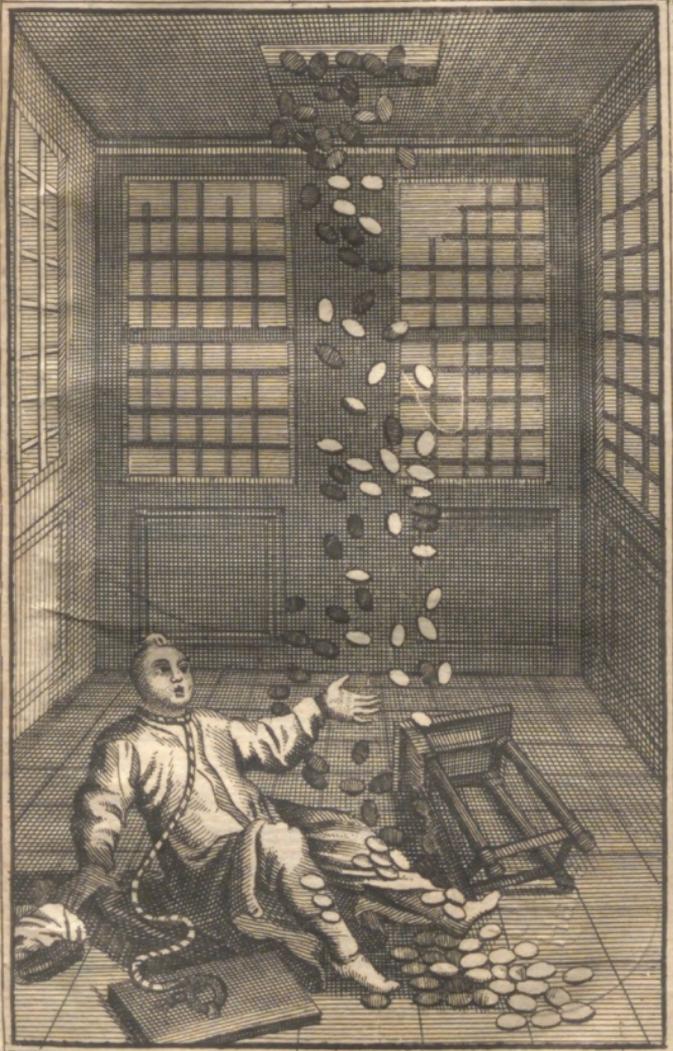
HIS-

HISTOIRE
DE SINADAB,

filz du Médecin Sazan.

MON père nommé Sazan étoit Médecin de Suès *. Il exerça cette profession avec beaucoup d'honneur pendant un tems assez considérable. Il n'eut que moi d'enfans, & n'épargna rien pour mon éducation. J'avois déjà près de vingt ans: il auroit souhaité que j'eusse embrassé la même profession que lui, mais outre que j'y avois une extrême repugnance, comme il passoit pour un homme très riche, je ne crus pas avoir besoin d'un talent pour vivre; je m'imaginai que le bien, qu'il me laisseroit un jour, seroit plus que suffisant pour passer la vie dans la mollesse

* Suès est une ville dans la moyenne Egypte. Elle donne son nom à l'Isthme de Suès, qui sépare la Mer Rouge de la Méditerranée.





lesse & dans les plaisirs, sans que je fusse obligé de me donner aucune peine. Les remontrances de mon père ne purent me détourner de cette résolution. Il en conçût tant de chagrin qu'il en tomba malade, & qu'après avoir gardé le lit cinq ou six mois, il en mourut.

Avant que de rendre les derniers soupirs il m'appella auprès de lui : *Mon fils, me dit-il, puisque pendant ma vie je n'ai reçu de vous aucune satisfaction, donnez moi du moins la consolation en mourant de me promettre, que vous suivrés ponctuellement trois avis que j'ai à vous donner, je prévois qu'ils vous seront très utiles : Jurez moi sur l'Alcoran qu'ils ne sortiront jamais de votre mémoire. Je fondeois en larmes, continua Sinadab, je jurai à mon père d'exécuter ses volontez; & voici, Madame, ce que le bon Vieillard me dit en m'embrassant : Je vous laisse assez de bien, & peut-être trop, pour vivre en honnête homme; Tâchez, mon cher Sinadab, de le conserver; mais si par quelque accident, que je ne puis prévoir, vous veniez à le perdre, ne vous attachez jamais à un Prince dont vous ne connoissiez à fond le bon caractère; Sou-*
venez

72 Les mille & un quart d'heure.

venez vous pour quelque amour que vous portiez à votre femme de ne lui jamais déclarer un secret, où il iroit de votre vie : Et enfin, ne nourrissez point chez vous, comme votre fils, un enfant à qui vous n'aurez pas donné la naissance.

A peine mon père m'eût-il fait jurer une seconde fois sur l'Alcoran de lui obéir religieusement dans ces trois points, qu'il ferma les yeux, & remit son ame entre les mains de l'Ange de la mort. Je redoublai mes larmes à ce triste spectacle, & lui rendis les derniers devoirs avec toute la tendresse imaginable.

Je trouvai sous son chevet la copie d'un Testament, qu'il avoit déposé chez le Cadi : Il me permettoit de disposer à mon gré de tous ses biens, à la réserve seulement d'un très petit jardin qui étoit hors des portes de Suès, au bout duquel étoit un Salon assez propre, qu'il vouloit que je ne pûsse jamais vendre pour quelque raison que ce pût être.

Je ne fis pas grande attention à cet article, qui me parut de très petite conséquence. Je ne songeai qu'à examiner avec soin les biens qu'il me laissoit. Je
trouvai

trouvai près de cent mille sequins d'or, plusieurs diamans parfaitement beaux, des héritages considérables, & des meubles très magnifiques. Si-tôt que je pûs paroître en public avec bienséance, j'assemb lai chez moi mes amis au nombre de huit. Je leur fis à chacun un présent d'une Esclave d'une beauté achevée, & je les retins dix jours de suite dans ma maison, où je les regalai somptueusement. Enfin, Madame, poursuivit Sinadab, pour ne vous point ennuyer par un récit exact de toutes mes folies, & des débauches dans lesquelles je me plongeois tous les jours, je vous dirai qu'après avoir mené une pareille vie pendant près de deux ans, je me trouvai tout d'un coup sans argent: mes amis, qui ne m'avoient point quitté pendant mes plaisirs, me conseillèrent de me défaire de mes bijoux & de mes meubles, je les vendis pièce à pièce pour la moitié moins de ce qu'ils valoient. Je fis ensuite la même chose des maisons que m'avoit laissé mon père, à l'exception du jardin dont je ne pouvois disposer; & enfin je me vis réduit à n'avoir plus pour tout bien que mes

Vol. I. D habits,

74 *Les mille & un quart-d'heure.*

habits , & un seul faucon que j'avois dressé à la chasse.

Quand mes amis me virent dans la misère , ils m'abandonnèrent aussi-tôt. J'eus beau leur reprocher leur ingratitude , ils se moquèrent encore de moi : il n'y en eut qu'un seul , qui aiant pitié de l'état où j'étois , me donna dix sequins.

Il y avoit deux jours que je n'avois mangé ; je reçûs cét argent comme un présent du Ciel ; & honteux de l'indigne vie que j'avois menée , j'allai au Port de Suès , dans le dessein de m'embarquer sur le premier Vaisseau qui partiroit. J'en trouvai un qui prenoit la route d'Adel * ; je n'eus que le tems , avec le peu d'argent que j'avois , de faire de légères provisions pour mon embarquement : je partis avec mon seul faucon , & nous arrivâmes à Adel sans aucun accident.

Il ne m'étoit resté que trois sequins des dix que l'on m'avoit donnés ; je résolus de les ménager , & de tâcher de
vivre

* Adel est une ville capitale d'un Royaume du même nom , dans la nouvelle Arabie , autrement appellé le País d'Ayan.

vivre de l'industrie de mon faucon. J'avois un talent tout particulier pour dresser des oiseaux à la chasse: le mien y étoit excellent: je l'avois accoutumé à ne point tuer les animaux sur lesquels il fondoit: il leur arrachoit seulement les yeux de deux coups de bec, & je les prenois ensuite tous en vie; je ne manquai donc point de gibier pour me nourrir, & une pauvre Veuve fort âgée, qui m'avoit retiré chez elle; j'en portois même tous les jours au Pourvoyeur du Roi, qui me le payoit grassement; & qui surpris de ce que je lui racontois de mon oiseau, en fit le rapport au Roi.

Ce Prince, qui aimoit fort la chasse, m'envoya chercher; il me dit qu'il vouloit voir voler mon faucon, & que je me tinsse prêt le lendemain à la pointe du jour. J'obéis avec joie, & le Roi fut tellement charmé de l'adresse, de la légèreté, & de l'obéissance de mon oiseau, qu'il me demanda combien je le lui voulois vendre? Seigneur, lui répondis-je, c'est le seul bien qui me reste de plus de deux cens mille sequins que mon père m'avoit laissés en mourant: ce seul faucon me fait vivre depuis que

D 2

je



76 *Les mille & un quart-d'heure.*

je suis dans la misère ; mais puisqu'il a le bonheur de plaire à votre Majesté , je n'en ferai que trop payé par l'honneur que j'espère qu'elle me fera de l'accepter.

Le Roi d'Adel , poursuivit Sinadab , me fit donner sur le champ vingt mille sequins , me logea dans son Palais , & m'accorda les appointemens de son grand Veneur. En un mot , Madame , ce Prince eut tant de bontés pour moi , que je devins en peu de tems son premier Visir , & son unique Confident. Je l'accompagnois tous les jours à la chasse où il prenoit un plaisir extrême ; & je ne le quittois ordinairement que lorsqu'il se retiroit auprès de ses femmes.

Que je serois malheureux , mon cher Sinadab , me disoit-il un jour , si je vous perdois ! vous partagés les plus doux momens de ma vie. Seigneur , repris-je , la faveur des Grands est trop inconstante pour qu'un homme sage puisse y compter sûrement : Je suis aujourd'hui comblé de vos faveurs , demain peut-être serai-je accablé sous le poids des chaînes dont vous ordonnerez qu'on me charge. Non non , Visir , me dit-il ,

ne

ne craignez rien; je vous aimerai toujours: & pour vous attacher plus fortement à moi, & vous faire entièrement oublier votre Patrie, je veux que vous épousiez une de mes sœurs: j'en ai trois d'une excellente beauté, je vais vous les faire voir sans qu'elles le sachent, & si vous avez le cœur libre, je prétens que celle qui vous plaira le mieux soit demain votre épouse. Je me prosternai aux pieds du Roi d'Adel confus de ses bontés; il me releva, & m'embrassant avec tendresse, il me fit passer dans son Cabinet, me plaça derrière un grand voile de gaze noire, & ordonna au Chef de ses Eunuques d'aller chercher les trois Princesses.

I V.

QUART-D'HEURE.

LEs ordres du Roi furent exécutés avec une extrême promptitude ; je vis un moment après entrer trois Dames d'une beauté sans égale , & brillantes comme des pleines Lunes. Ce Prince causa quelque tems avec elles sur des choses fort indifférentes ; ensuite les ayant renvoyées à leurs appartemens , il me fit sortir de derrière le voile où j'étois : Et bien , mon cher Visir , me dit-il , pour laquelle de mes trois sœurs ton cœur a-t-il ressenti quelque émotion ? Ah ! Seigneur , repris-je avec transport , ces Dames sont d'une beauté si ravissante , que je n'ai pu décider en si peu de tems. . . . Non non , interrompit le Roi , quelqu'une des trois a sû te plaire plus que les deux autres ; avoue le moi , je te la donne de tout mon cœur , & je t'ordonne de me découvrir tes sentimens avec franchise : Seigneur , répliquai-je , puisque vous
me

me le commandés absolument, la plus jeune des trois Princesses a sù percer mon cœur des traits les plus vifs; mais quelque bonté que votre Majesté ait pour son Esclave, mon bonheur seroit imparfait si je n'obtenois pas la Princesse d'elle-même. Voilà des sentimens bien délicats, répondit le Roi; je veux pourtant te donner encore cette satisfaction: Alors il ordonna au Chef des Eunuques de faire venir Bouzemghir: c'étoit, Madame, le nom de la Princesse; elle parut un instant après: Ma chère Bouzemghir, lui dit le Roi en l'embrassant, j'ai dessein de vous marier, mais je ne veux point forcer votre inclination: le Visir Sinadab que voici, à qui je viens de vous proposer pour épouse, ne veut aussi devoir votre main qu'à vous-même; je vous laisse avec lui: examinez vous avant que de me donner une réponse positive; & comptés que de quelque manière que vous décidiez, je ne vous en saurai point mauvais gré.

Le Roi d'Adel se retira alors, & laissa le Chef des Eunuques à la porte en dehors. Il est inutile, Madame, continua Sinadab, de vous rapporter



la conversation que nous eûmes Bouzemghir & moi: Elle me fit connoître par des discours très tendres, qu'elle feroit tout son bonheur de m'avoir pour époux; & m'assura plus d'une fois que l'obéissance, qu'elle devoit au Roi son frère, n'avoit nulle part aux sentimens qu'elle me découvroit si naturellement. Sur cette confiance je l'épousai avec toutes les magnificences possibles: & la ville d'Adel prit part à ma joie, puisque le Roi en déchargea les habitans du quart de toutes les entrées.

Au bout de quelques mois Bouzemghir se trouva grosse. Comme je l'aimois tendrement, j'en ressentis une joie extrême, mais cette joie fut de courte durée; elle se laissa tomber, se blessa très dangereusement, & pensa mourir d'une fausse couche. Par les bons soins que l'on eut d'elle, elle recouvra bientôt une santé parfaite; mais cinq ans s'étant écoulés sans que nous eussions pû avoir d'enfans, nous consultâmes les plus habiles Médecins d'Adel, qui assurèrent tous d'une commune voix, que la Princesse mon épouse ne feroit jamais mère.

Cette nouvelle chagrina fort Bouzemghir

ghir que j'adorois, & qui avoit pour moi toute la tendresse possible: Seigneur, me dit-elle, un soir que nous étions seuls ensemble, puis que je me vois privée pour toujours du doux plaisir de vous donner des héritiers, adouciffons du moins nos peines en adoptant le petit Roumy. (c'étoit, Madame, poursuivit Sinadab, le fils d'une de mes Esclaves, qui à quatre ans promettoit tout ce qu'on pouvoit espérer d'un enfant de cet âge) Comme je n'avois jamais contredit Bouzemghir, je consentis volontiers à cette proposition, avec l'agrément du Roi d'Adel. Je fis donc élever Roumy comme mon fils, & je ne négligeai rien pour le rendre parfait.

Il y avoit déjà près de dix ans que Roumy me regardoit comme son père, & que j'en recevois toute la satisfaction possible, lorsqu'une nuit que j'étois auprès de Bouzemghir, & que je ne dormois pas, les dernières paroles de mon père, & le serment qu'il m'avoit fait faire sur l'Alcoran, me revinrent dans l'esprit; je n'en fis que rire. Les vieilles gens radotent, dis-je en moi-même; j'ai mangé tout mon bien: je me

82 *Les mille & un quart-d'heure.*

fais donné à un Prince que je ne connoissois presque pas; en suis-je plus à plaindre? au contraire pouvois-je prétendre à une fortune plus considérable, plus solide & plus éclatante que celle d'être Visir, & beau-frère d'un puissant Roi, qui fait tout son plaisir de m'avoir auprès de lui? J'ai adopté Roumy malgré la défense de mon père; quelle satisfaction ne reçois-je pas de cet enfant, qui à quinze ans donne des marques d'un excellent naturel, & dont j'espère un jour toute la reconnoissance possible! Non non, il ne faut pas s'attacher si servilement à suivre les volontés de nos pères; quand ils sont parvenus à un certain âge, loin de pouvoir conduire les autres, ils ne sont plus en état de se conduire eux-mêmes.

Je m'endormis, Madame, après avoir fait ces belles réflexions; elles me repassèrent dans l'esprit le lendemain. Voilà déjà deux des conseils de mon père que je n'ai pas suivis, sans qu'il m'en soit arrivé aucun malheur, me dis-je alors: voyons s'il en sera de même du troisième. Après avoir rêvé quelque tems, je m'avisai de l'expédient que vous allez entendre.

Bou-

Bouzemghir avoit plusieurs fois murmuré contre le Roi d'Adel, lorsqu'il m'arrachoit d'entre ses bras pour me mener à la chasse, d'où je revenois souvent très fatigué. Ses plaintes me fournirent le dessein d'éprouver si ma femme seroit capable de me garder un secret.

V.

QUART-D'HEURE.

J'Allai à la perche, où étoient les Oiseaux du Roi; je pris celui de tous ceux qu'il aimoit le plus, sans que personne s'en apperçût. Je l'allai porter dans un cabinet au bout d'un jardin que j'avois hors de la ville, & le donnai à nourrir à un Muet qui en étoit le Concierge, avec ordre de ne point sortir du Salon que l'on ne le vint chercher de ma part, & que l'on ne lui montrât mon anneau. Je pris alors la clé du jardin, dont je fermai la porte à double tour, & je la portai à un ami en qui j'avois connu une très grande pro-

84 *Les mille & un quart-d'heure.*

bité. Si vous voyez mes jours en danger, lui dis-je, ce que je prévois qui pourra m'arriver avant qu'il soit peu, obligez moi d'aller à mon jardin dont voilà la clé: faites voir cette bague au Muet qui en est le Concierge; & amenez le moi avec le dépôt que je viens de lui confier; il servira à ma justification.

Je rentrai ensuite chez moi, & comme j'avois toujours plusieurs faucons que j'instruisois, j'en pris un qui ressembloit parfaitement à celui du Roi, je lui tordis le cou, & le portai à ma femme: Belle Bouzemghir, lui dis-je en l'embrassant, voilà des marques de ma tendresse, vous vous êtes plainte tant de fois du Roi d'Adel, que j'ai voulu couper la racine aux chagrins qu'il vous donnoit; ce seul faucon étoit la cause; c'étoit lui qui en faisant tous les plaisirs du Roi vous privoit des vôtres; je viens de le tuer, mais gardez vous bien de révéler jamais ce secret: il y va de ma vie, si le Roi savoit mon ingratitude envers lui, il songeroit peu au motif qui me l'a fait commettre, & me feroit sans doute mourir.

Bou-

Bouzemghir parut d'abord effrayée du parti que j'avois pris; mais ensuite me serrant tendrement la main, Mon cher Seigneur, me dit-elle, lumière de ma vie, s'il n'y a que vous & moi qui soyons dépositaires de ce secret, assurez vous que vous êtes en sûreté, & que les apprêts de la mort la plus cruelle ne seroient pas capables de me faire découvrir votre crime. Cela va bien, lui répondis-je, serrés donc soigneusement le faucon; pour moi, je vais faire ma cour au Roi.

Je quittai Bouzemghir pour me rendre auprès du Roi d'Adel. Il avoit déjà appris que son faucon ne se trouvoit pas sur la perche. Il m'en témoigna un extrême chagrin: Seigneur, lui dis-je, je ne sache qu'un seul moyen pour retrouver votre oiseau, faites publier dans Adel combien vous êtes sensible à sa perte, & promettez une récompense digne de la générosité d'un Monarque tel que vous l'êtes.

Le Roi me crut: il fit crier par tous les carrefours, que quiconque lui donneroit des nouvelles de son faucon, mort ou vif, si c'étoit un homme, outre la confiscation de la moitié des biens de



86 *Les mille & un quart-d'heure.*

celui qui auroit commis le vol, il le feroit un des plus grands Seigneurs de son Royaume; & que si c'étoit une femme, ou une fille, il lui donneroit pour époux le Visir Giamy, qui étoit le plus bel homme d'Adel, & qui partageoit sa faveur avec moi.

Cette publication fut bien-tôt répandue par toute la ville; Je la croyois bien inutile, comptant sur l'extrême tendresse de Bouzemghir, qui depuis quinze ans n'avoit pas cessé un seul jour de m'en donner des marques; mais avant que le soleil fût couché, je fus dans le dernier étonnement de me voir arrêter de la part du Roi, & jeter dans une obscure prison, où je passai la nuit.

A peine le jour commença-t-il à paroître qu'on me conduisit devant le Roi d'Adel, dont la fureur étoit peinte sur le visage; Perfide Visir, me dit-il, as-tu si-tôt oublié les bontés que j'ai eu pour toi? Quoi sans aucune reconnoissance de la grandeur où jet'ai élevé, tu oses me frapper par l'endroit le plus sensible? Seigneur, repris-je, de la poussière où j'étois, vous m'avez placé sur le trône des grandeurs, vous pouvez
m'en

m'en renverser d'un seul soufle ; mais permettez moi de vous représenter que j'ignore entièrement les motifs de votre colère, & que les personnes qui m'accusent devant vous, sont beaucoup moins innocentes que moi. Traître, ingrat, me dit le Roi, n'as-tu pas fait mourir mon faucon ? Moi, Seigneur, repris-je, en contrefaisant l'étonné, suis-je capable de priver mon maître de ses plaisirs, par le seul endroit où j'ai eu le bonheur de lui plaire ? Non non, Seigneur, si c'est là la raison de votre ressentiment, je suis sûr qu'il tombera bien-tôt sur un autre. Ah ! scélérat, repliqua le Roi avec fureur en tirant le faucon mort de dessous sa robe, tu joins encore l'impudence au crime ; tiens, reconnois ton ouvrage. Je demeurai interdit à cette vûe : Seigneur, dis-je alors, les apparences sont souvent trompeuses ; mais quoi-qu'au sujet de la mort de votre faucon je n'aie rien à me reprocher, faites moi la grâce de m'apprendre le nom de mon accusateur : je veux bien encore te donner cette satisfaction, ajouta le Roi d'Adel, c'est Bouzemghir, c'est ta femme elle-même ; oses-tu recuser un tel

ré-

88 *Les mille & un quart-d'heure.*

témoin? Un coup de foudre n'est pas plus affoissant que me le fût cette nouvelle; je me rappelai en ce moment les dernières paroles de mon père, elles m'accablèrent: Juste ciel, m'écriai-je, Bouzemghir m'accuse! Bouzemghir me trahir! se peut-il rien de plus noir & de plus odieux? Ah! Seigneur, poursuivis-je, j'ai de quoi faire retomber tout le crime sur elle; mais quoi-que je ne sois point coupable envers vous, je ne veux point me défendre, je respecte votre sang, je mérite la mort, si vous n'avez la bonté de vous ressouvenir des promesses que votre Majesté m'a faites dans les momens les plus vifs de votre amitié. Non non, s'écria le Roi d'Adel, plus je t'ai aimé, moins ton crime est pardonnable; n'espère point de grace, & prépare toi à perdre la tête. Enfin, Madame, continua Sinadab, quelque chose que je pûsse dire pour ébranler le cœur du Prince, il me tourna le dos, & me laissa entre les mains de ses Gardes pour me livrer au Bourreau.

Comme pendant près de quinze ans que j'avois été Visir à Adel, j'en avois jamais fait de mal à personne, tous les
hon-

honnêtes gens soupirèrent de me voir condamner à la mort pour si peu de chose. On tâcha vainement d'obtenir ma grace du Roi: il fut inexorable; mes Gardes, qui ne pouvoient sans verser des larmes voir ma mort prochaine, m'offrirent de me sauver; Non, leur dis-je, je vous remercie d'une bonne volonté dont les effets attireroient inmanquablement sur vous le courroux du Roi: Je ne suis point coupable, j'ai de quoi me justifier quand il en sera tems.

Le Roi ordonna vainement que l'on m'ôta la vie; le Bourreau s'absenta d'Adel pour ne point faire sa charge; & tous ceux à qui le Roi en donna la commission la refusèrent: de sorte qu'il fût obligé de faire publier par toute la ville que quiconque voudroit accepter cet emploi, auroit pour sa récompense l'autre moitié de ses biens, dont il n'avoit pas encore disposé.

Quelque avantageuses que fussent ces offres, personne encore ne paroissoit pour me donner la mort, lorsque Roumy, mon fils adoptif, alla trouver Bouzemghir: Madame, lui dit-il, sans vouloir pénétrer si Sinadab est coupable ou non,

90 *Les mille & un quart-d'heure.*

non, sa tête est dévouée à la mort, & je souffre de le voir languir par le refus que chacun fait de lui ôter la vie: de ses biens immenses la moitié vous appartient comme dénonciatrice de son crime; je suis donc le seul puni, puisque le Roi en promet l'autre moitié à quiconque ôtera la vie à Sinadab: Je veux offrir ma main au Roi pour cette exécution, je crois que lui & Sinadab même me sauront bon gré de cette résolution: & je vais terminer le cours d'une vie qui sans doute lui est odieuse, & gagner par moi-même des biens qu'il n'est pas naturel que je laisse passer dans des mains étrangères.

Bouzemghir, qui avoit apparemment conçu une passion violente pour le Vifir Giamy, sur le rapport que je lui avois peut-être fait moi-même, que c'éroit le plus bel homme & le mieux fait d'Adel, ne pouvoit contenter ses desirs en l'épousant tant que je serois en vie; c'est ce qui l'avoit obligée à me trahir avec tant de lâcheté; elle approuva l'infame résolution de Roumy, le conduisit au Roi, & colora si bien cette action, que ce Prince altéré de mon sang l'amena lui-même dans ma prison,

&



& se fit un plaisir cruel de m'annoncer mon Bourreau.

Je demeurai immobile à la vûe de Roumy : J'eus beau, les larmes aux yeux, lui reprocher son ingratitude : il eut la dureté de me lier les mains, & de vouloir encore me faire comprendre que je lui avois obligation de s'être offert à me donner la mort.

Le Roi étoit présent à un si tendre spectacle sans en être ému : mes pleurs ne pûrent le toucher, & le trouvant inflexible, O Sazan, Sazan, m'écriai-je, que ne vous ai je cru ? Ces paroles, qui selon lui n'avoient aucun sens, lui firent croire que la frayeur de la mort me faisoit extravaguer : Que veux-tu signifier par ces mots, ô Sazan, Sazan, me dit-il ? explique moi ce mystere : Seigneur, repris-je, ils me reprochent ma desobéissance envers mon père, qui se nommoit Sazan ; dans les trois seules choses, qu'il m'avoit recommandées en mourant, j'en dois aujourd'hui porter la peine sans murmurer. Je me suis attaché à votre Majesté sans vous connoître à fond ; j'ai révélé mon secret à ma femme ; & j'ai nourri dans mon sein une vipère qui me va donner la mort.

Mal-

Malgré vos promesses vous me livrés au supplice, pour la mort d'un faucon dont je suis innocent; Bouzemghir oubliant l'extrême tendresse que j'ai eue depuis quinze ans pour elle, me trahit par la plus noire perfidie; & Roumy, cet enfant que j'ai regardé comme mon fils, séduit par un vil intérêt, s'offre pour être mon Bourreau. O Sazan, Sazan, encore une fois, que ne vous ai-je cru? Le Roi & tous les Spectateurs étoient immobiles à ce récit, lorsque je me tournai vers Roumy, Frappe, indigne Roumy, frappe, m'écriai-je, ne fais plus languir le malheureux, mais l'innocent Sinadab, dont chaque instant de sa vie doit te couvrir de confusion.

Roumy sans s'attendrir tira son sabre, & prenoit les mesures pour m'abattre la tête.

V I.

QUART-D'HEURE.

R O U M Y, comme un enfant dénaturé, alloit me donner le coup de la mort, continua Sinadab, lorsque l'ami, à qui j'avois confié la clé de mon jardin, entra dans la prison avec le faucon du Roi sur son poing; Seigneur, lui dit-il, en arrêtant le bras de Roumy, qui n'étoit plus qu'à deux doigts de mon cou, voyez la fausseté de l'accusation que l'on a formée contre Sinadab, & reconnoissés votre faucon en vie à la marque que vous-même lui avez faite à la patte.

Le Roi d'Adel fut étrangement surpris à cette vûe; une extrême confusion lui couvrit le visage; il baissa les yeux, & rêva profondément à ce qui venoit de se passer: Pour moi, poursuivit Sinadab, quelque à propos que fût arrivé mon ami, j'y eus presque regret: la vie m'étoit devenue odieuse par la perfidie de ma femme, & par l'in-

gra-

gratitude de mon fils adoptif. Je me jettai pourtant aux genoux du Roi: Seigneur, lui dis-je alors, voilà ce misérable Favori, que vous aviez tant assuré d'une éternelle protection, qui alloit perdre la vie injustement. Ce Prince attendri me releva, & m'ordonna de lui développer tout ce mystère: Je le fis en peu de paroles. Il examina toutes les circonstances de mon histoire, & reconnoissant sa faute & la noirceur d'ame de Bouzemghir, il l'envoya arrêter sur le champ: la fit conduire devant lui, & l'ayant fait lier dos à dos avec Roumy, il m'ordonna de leur trancher la tête du même sabre qui avoit été destiné à m'ôter la vie; je refusai de tremper ma main dans un sang qui m'avoit été si cher: J'implorai même la grace de ces deux misérables, je ne pûs l'obtenir: & l'un des Gardes du Roi fit par son ordre voler leurs têtes de dessus leurs épaules.

Le Roi content de cette exécution, que je ne pûs voir sans répandre des larmes en abondance, m'embrassa tendrement, & me reconduisit au Palais: Seigneur, lui répétai-je encore, avois-je tort de vous représenter autrefois, que
ceux

ceux qui comptent sur la faveur des Grands bâtissent sur la sable, puisque la mort d'un vil animal dont vous m'avez cru l'auteur, vous a fait oublier en un moment une amitié de quinze années. Brisons là, Visir, me dit le Roi d'Adel, je suis honreux de ma faute; mais je prétens la réparer, & t'élever à un si haut point de gloire, que ta chute ne sera plus à craindre: Non, Seigneur, repris-je avec respect, laissez moi retourner à Suès jouir d'une vie tranquille & paisible; c'est la seule grace que vous demande Sinadab. Le Roi s'opposa de tout son pouvoir à cette résolution, mais je demeurai inébranlable; rien ne pût m'arrêter auprès de lui; & je m'embarquai huit jours après sur un Vaisseau qu'il me donna, & que je fis charger de toutes mes richesses, de mes meubles & de quantité de pierreries, dont le Prince me fit présent avant que de partir. Cette séparation ne se fit pas sans regret; mais enfin je pris la route d'Egypte, & nous touchions presque au Port, lorsqu'une horrible tempête, après nous avoir battus pendant trois jours & trois nuits, engloûtit mon Vaisseau à quelques lieues de Suès. Tous
les

96 *Les mille & un quart-d'heure.*

les gens de l'équipage y périrent ; je fus le seul qui m'étant saisi d'une planche, me sauvai du naufrage, & abordai à terre ; mais j'y perdis toutes mes richesses, & je me vis en un moment réduit à la dernière misère.

Ne sachant où donner de la tête, je me rappelai le Testament de mon père ; je me souvins que j'étois encore le maître du petit Jardin & du Salon qui étoit hors des portes de Suès. Je fus curieux de voir si personne ne s'en étoit emparé en mon absence. Il y avoit plus de seize ans que j'en étois parti : je le trouvai au même état que je l'avois laissé, à la réserve qu'il paroissoit fort délabré ; j'en ouvris les portes par le moyen d'un secret que mon père m'avoit enseigné plusieurs fois, & qu'il n'y avoit que lui & moi qui le sussions. J'y vis l'herbe à la hauteur des murailles, & le Cabinet fort en desordre, & comme il étoit assez tard, & que j'étois extrêmement fatigué, je me couchai sur une vieille natte pourrie, où je dormis jusqu'à ce que la faim me reveilla. Je ne savois aucun métier pour gagner ma vie ; je résolus, ne voulant point me faire connoître, d'aller demander l'aumône



même de porte en porte; je sortis pour cet effet du Jardin: je me promenai long-tems par la ville; mais j'implorai inutilement le secours des habitans de Suès, personne ne m'aida dans le besoin extrême où j'étois: de sorte que je rentrai sur le soir dans ma petite maison fort affamé, & de plus très fatigué d'avoir marché tout le jour. Je m'assis sur une méchante escabelle qui étoit dans un coin du Salon, & j'y repassois dans mon esprit tout ce que mon père m'avoit ordonné en mourant, & dont j'avois tenu si peu de compte, lorsque je jetai les yeux sur un petit coffre presque pourri, auquel je n'avois pas encore fait attention; il étoit fermé à clé; j'en rompis la serrure avec précipitation, croyant y trouver quelque argent que mon père y auroit peut-être enfermé; mais je fus extrêmement étonné de n'y voir qu'une corde de la grosseur d'un petit doigt, & un billet écrit de la main de mon père, qui contenoit ces mots.

*Vous ne m'avez pas tenu parole, Sina-
dab, quoi-que vous en ayez juré sur l'Al-
coran. Votre mauvaise économie & votre
désobéissance vous réduisent en l'état où vous*

Vol. I.

E

êtes;

98 *Les mille & un quart-d'heure.*

êtes ; mais si vous avez assez de résolution pour suivre ce dernier conseil, vous trouverez la fin de vos maux dans ce coffre.

Oui, repris-je avec fureur, oui mon père, je vous obéirai cette fois, aussi bien n'ai-je point d'autre parti à prendre que de finir mes jours infortunés par ce cordon. Alors prenant une résolution desespérée, je montai sur l'escabelle, & après avoir fait un nœud coulant à la corde, je l'attachai à une espèce de tirefonds, qui tenoit au plafonds du Salon où j'étois, & qui sembloit y avoir été mis exprès pour cet usage, je passai le cou dans le nœud coulant, & reculant le placet avec un pied, je m'abandonnai sans regret à la rigueur de mon sort.

V I I.

QUART-D'HEU RE.

JE croyois par là, Madame, trouver une mort certaine, lorsque la pesanteur de mon corps emportant le tirefonds, entraîna avec soi une espèce de trappe d'un bois très léger, & qu'il tomba de l'ouverture, qui se fit au platfonds, une si grande quantité de pièces d'or, que je m'en trouvai tout couvert. Cette hûreuse découverte fit que je ne me sentis presque pas de ma chute. Je me relevai assez promptement: Je montai au-dessus du Salon par l'ouverture de la trappe, & je fus dans un étonnement sans égal d'y trouver des richesses immenses tant en or qu'en pierreries. Je pensai mourir de joie à cette vûe, qui faisoit cesser tous mes malheurs. Je pris une de ces pièces d'or, & après avoir bien fermé la porte du Jardin, j'allai acheter ce qu'il me falloit pour faire un bon repas. Je distribuai ensuite le lendemain aux pauvres Derviches

E 2

mille

mille pièces d'or, & après m'être mis en état de paroître avec honneur dans la ville, je rachetai presque tous les héritages de mon père; & pour me rappeler sans cesse les malheurs dans lesquels j'étois tombé par ma desobéissance, je me fais répéter à tous mes repas les paroles que vous avez entendues, au sujet de la soumission & du respect que les enfans doivent avoir pour leurs pères.

Il y a près de cinq ans, Madame, continua Sinadab, que je retournai à Suès; depuis ce tems je me suis appliqué à remplir tous les devoirs d'un honnête homme; mes malheurs m'ont rendu sage & économe, & je passe la vie agréablement avec la belle Roukia, que vous avez vûe à la fin de notre repas: c'est celle de mes femmes en qui je trouve le plus de mérite. Elle est de Surate; & comme elle y a deux sœurs qu'elle aime tendrement, & qui ne sont pas dans l'opulence, je vais à sa prière les chercher pour les conduire à Suès, où je veux les établir.

Quand Sinadab, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoün, eût achevé de parler, le Prince Cheref-Eldin lui témoigna la joie

joie qu'il avoit de le voir hûreux après les traverses cruelles qu'il avoit essuyées; & comme les vents furent très favorables, le Vaisseau ne fut pas long-tems sans arriver à Surate. Le Prince toujours sous ses habits de fille y prit congé de Sinadab & de la belle Roukia, à qui il témoigna beaucoup de reconnaissance de leurs honnêtetés; & après s'être reposé quelque tems; il prit la route de la Chine.

Cette Histoire m'a fait un extrême plaisir, interrompit le Roi d'Astracan, en s'adressant à Ben-Eridoün; Je suis très content de toi, & j'ordonne à Mutamhid de te donner cent piéces d'or par jour tant que tu contribueras à me délasser l'esprit; mais je ne suis pas moins curieux de savoir le sort de Gulhindy & de Cheref-Eldin, que je l'ai été ces jours passés d'apprendre la suite des aventures de Sinadab; puisqu'il nous reste encore du tems, aujourd'hui poursuis ton Histoire. Ben-Eridoün charmé d'avoir le bonheur de plaire à son Roi continua ainsi.



S U I T E
 DE L'HISTOIRE
 DE CHEREF-ELDIN
 & de Gul-hindy.

IL y avoit peu de jours, Seigneur, que
 marchoit Cheref-Eldin, toujours vêtu
 en fille, lorsqu'il arriva dans une prai-
 rie charmante. L'Arabie Hûreuse ne
 produit pas tant de richesses & de bon-
 nes senteurs, que la nature en étaloit
 en cét endroit. La terre y étoit cou-
 verte d'une herbe molle, qui paroissoit
 ne vieillir jamais; les chaleurs de l'E-
 té, ni les rigueurs de l'Hiver n'y flé-
 trissoient point les roses, les jasmins &
 les violettes, dont la campagne étoit
 ornée; & ces fleurs, qui charmoient la
 vûe par la diversité de leurs couleurs,
 réjouissoient en même tems les sens par
 l'odeur exquise dont elles embaumoient
 l'air.

Au



Au bas de cette prairie s'élevoit une espèce de roche cavée en forme de grotte, du milieu de laquelle tomboit une source dans un grand bassin de marbre rustique. L'eau que produisoit cette fontaine, étoit si pure & si belle, qu'elle invitoit par son doux murmure à se reposer sur ses bords, qui étoient ornés de gazon, & un grand arbre y étendoit ses branches avec tant d'épaisseur, que son ombre étoit impénétrable aux rayons du soleil le plus chaud.

Ce fut dans cet endroit que le Prince essaya de goûter quelques momens de repos, que la solitude & la fraîcheur du lieu lui offroient. Il attachâ son cheval au premier arbrisseau, & se coucha sur le gazon; mais à peine commençoit-il à jouir d'un sommeil tranquille, qu'un Géant affreux, qui n'avoit qu'un œil, & qui demuroit aux environs de ce lieu charmant, où il avoit coutume de se venir quelquefois rafraîchir, y arriva. Il fut trompé à l'habit du jeune Prince, qu'il prit pour une fille d'une beauté ravissante; il en devint passionnément amoureux, & se mit en devoir de l'enlever. Il lui avoit déjà détaché son sabre qu'il avoit jetté loin de lui;



& se disposoit à exécuter cette entreprise, lorsqu'une flèche, qui paroissoit partir d'une main invisible, le frappant dans l'œil qui lui restoit, le lui creva, & le priva par ce moyen de satisfaire sa brutale envie.

Le Prince se réveilla bien-tôt aux cris affreux du Géant, & cherchant des yeux son libérateur, il aperçût un jeune homme qui lui ressembloit si parfaitement, qu'il douta d'abord si ce n'étoit pas son ombre.

Cet Inconnu & la fausse Princeesse de Tuluphan s'admirèrent quelque tems sans se parler; mais enfin la dernière rompant le silence, Je vous dois l'honneur & la vie, Seigneur, lui dit-elle; mais apprenez moi, je vous en conjure, à qui j'ai une obligation qui sera toujours présente à ma mémoire.

L'Inconnu hésita quelque tems de répondre au Prince, qu'il prenoit aussi pour une femme; mais poussé par un motif secret, auquel il ne pouvoit résister, Pour tout autre que vous, Madame, lui répondit-il, je m'appelle Mobarek, & suis fils d'un riche Marchand d'Hispanhan, que le seul plaisir de voyager a fait sortir de Perse; mais

un certain mouvement, dont j'ignore la cause, me force à ne point dissimuler avec vous, & à vous avouer que je suis le Prince d'Ormus. Je fuyois de la Cour du Roi mon père dans le dessein d'éviter un mariage pour lequel j'ai une extrême aversion, lorsqu'en passant par ces lieux je vous ai vû arriver aux bords de la fontaine voisine. Les mêmes traits, qui se trouvent sur nos visages, m'ont donné la curiosité de vouloir apprendre qui vous êtes; & j'allois vous aborder pour le savoir, lorsque je vous ai vû accablée de fatigue chercher du repos par un doux sommeil, que je n'ai point voulu interrompre, & dont vous jouiriez encore sans l'insolence de celui que je viens de priver de la lumière; mais, Madame, continua-t-il, permettez moi de vous dire, que quoi que le devoir d'un Prince, tel que moi, m'oblige de donner du secours aux personnes de votre sexe, quelque chose de plus m'animoit quand j'ai pris votre défense. Pardonnez, Madame, cét aveu téméraire, & que cette déclaration n'effarouche pas votre pudeur: un obstacle invincible s'oppose au bonheur que je pourrois prétendre, en me faisant aimer

106. *Les mille & un quart-d'heure.*

de vous: Je ne vous demande donc que votre amitié; mais, Madame, je vous la demande avec toutel'ardeur possible; & je vous aimerai avec tant de pureté, que votre vertu n'aura jamais lieu de s'en plaindre.

La fausse Princeſſe de Tuluphan fut ſi interdite lors que cét Inconnu lui apprit qu'il étoit fils du Roi d'Ormus, qu'une extrême rougeur lui monta au viſage; elle fit en ce moment mille cruelles réflexions ſur ce que Riza lui avoit dit de ce Prince, & ſur l'impoſſibilité qui ſe trouvoit dans l'exécution des volontés du Roi des Génies; mais ces réflexions ſe détruiſant d'elles-mêmes à la vûe d'un Prince ſi charmant, pour qui, malgré elle, elle reſſentoit déjà une parfaite eſtime, elle étoit ſur le point de ſe demaſquer à ſes yeux, lors qu'enviſageant les malheurs que Merrou lui avoit fait apprehender, elle réſolut de garder le ſilence ſeulement ſur ſon ſexe, & d'avoir pour le faux Prince de Perſe la même confiance qu'il avoit eue pour elle: Seigneur, lui dit-elle, vos manières ſont ſi reſpectueuſes, & je vous ai tant d'obligation, que j'autois tort de me plaindre de l'aveu que

que vous venés de me faire ; vous ne me demandés que mon amitié, elle vous est due sans réserve. A mon égard la chasse étoit mon unique occupation, avant que quelques raisons, que je ne puis vous dire sans m'exposer aux plus cruels malheurs, m'eussent fait quitter la Cour du Roi mon père ; mais quelque résolution que j'aie prise de taire mon nom à tout l'Univers, en me cachant sous celui de la fille d'un Emir de Samarcand *, je ne crois pas, Seigneur, devoir vous laisser ignorer que je suis la fille unique du Roi de Tuluphan, & que l'on me nomme Gul-hindy.

Juste Ciel ! s'écria le faux Prince en l'interrompant, quoi vous êtes cette aimable Gul-hindy, dont la renommée a publié la beauté dans tout l'Orient ? c'est pour vous, Madame, que je quitte la Cour du Roi mon père ; c'est pour vous que je suis par des raisons qui me desespèrent ; & c'est vous que je trouve en ces lieux. Ah ! ma Princesse, continua-t-il, les yeux remplis de larmes, & le desespoir peint sur le visage,

* Samarcand est la Capitale de la Province de Mauvaralnabar en Tartarie.



ge, pourquoi faut-il que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre ? O souverains arbitres de toutes choses ! vous qui connoissez le fond de mon cœur, que vous ai-je donc fait pour le tourmenter si cruellement ? Et toi perfide amour, pourquoi y allumer une flamme si prompte & si vive, puisque tu fais bien l'impossibilité qu'il y a de l'éteindre ? Oui, ma Princesse, je vous adore, mais je serai obligé de vous fuir : mon père vient d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Mochzadin, qui doivent vous demander en mariage pour moi. L'ancienne amitié qui regne entre ces deux Monarques me fait croire que le Roi de Tuluphan ne refusera pas celui d'Ormus; mais, adorable Gul-hindy, je vous le répète encore, quelque chose qui puisse arriver, & quand les hommes & notre grand Prophete même s'en mêleroiert, je ne puis être uni avec vous, quoi que je donnasse tout mon sang pour être en état d'avoir ce bonheur.

VIII.

QUART-D'HEURE.

PRINCE, reprit alors la feinte Gulhindy, que ce discours jettoit dans un étonnement extrême, je ne pénètre point les raisons qui vous font me parler ainsi, mais ce qui offenseroit peut-être une autre que moi, est justement ce qui me fait vous estimer davantage; sachez que je n'ai pas moins de sujet que vous de fuir le mariage que l'on me prépare; & que ce que je viens d'apprendre m'éloignera pour toujours de la Cour du Roi mon père. Et bien, belle Princesse, s'écria alors le faux Prince! fuyons donc ensemble, & sous des noms empruntés cachons à toute la terre un Prince & une Princesse, dont je suis sûr que la perte cause bien des larmes aux Rois de Tuluphan & d'Ormus; mais, Madame, continuait-il, puisque par une fatalité cruelle je ne puis être à vous, j'en atteste notre grand Prophete, je ne serai jamais à

E 7

per-



personne. Je vous aimerai d'une manière toute pure & sans espérance, & je n'aurai jamais d'autre objet de mes desirs & de ma gloire que la charmante Gul-hindy. Que je serois hûreux, pourfuit-il encore, si vos sentimens s'accordoient si bien avec les miens, qu'il n'y eût que la seule mort qui pût résoudre une si belle union! Mais je m'égaire; pardonnés, Madame, ces transports indiscrets; quoi, parce que je ne puis vous posséder, faut-il que vous priviez un Prince plus hûreux que moi de ce qu'il y a de plus beau dans la nature? Oui, Seigneur, reprit la fausse Gul-hindy en rougissant, je vous permets de croire, que ce que vous me proposés m'est agréable. Puisque les astres s'opposent à notre union, jamais je n'engagerai mon cœur qu'au seul Prince d'Ormus; qu'une amitié inviolable nous joigne, si l'amour par un caprice cruel a entrepris de nous séparer.

Enfin, Seigneur, continua Ben-Eridouïn, ces deux Amans malhûreux d'ignorer la condition l'un de l'autre, mais hûreux par la sympathie qui se trouvoit entr'eux, & par la tendresse reciproque que Geoncha leur avoit inspirée. Ces
deux

deux Amans, dis-je, après une conversation fort vive, se jurèrent une amitié à l'épreuve de tout ce qui pouvoit arriver; & après avoir remonté sur leurs chevaux, ils s'éloignèrent ensemble de cette charmante Prairie.

Ils avoient marché plusieurs jours sans qu'il leur fut arrivé rien de particulier, lorsqu'ils apperçurent, à l'entrée d'une Forêt de palmiers, un Palais d'une structure antique, mais qui paroissoit pourtant magnifique dans sa simplicité. Un homme d'une vieillesse vénérable étoit à la porte de ce Palais. Il les aborda: Mes enfans, leur dit-il avec une extrême douceur, la nuit approche, il n'y a nulle ville ni village à plus de six lieues à la ronde, ni aucunes habitations où vous puissiez passer la nuit, si vous voulez entrer dans ce Palais, vous vous y reposerez tranquillement, & demain vous continuerez votre voyage.

Le Prince & la Princesse, charmés de l'honnêteté de leur Hôte, acceptèrent ses offres; ils entrèrent dans le Palais, où ils trouvèrent une femme d'environ soixante ans, & d'une simplicité égale à celle de son mari: elle s'efforça de les recevoir le mieux qu'elle pût,

&

& l'on servit quelque tems après un repas très propre, mais sans prodigalité, quoi-que les viandes n'y fussent pas épargnées. Sur la fin du repas le Vieillard renvoya les Esclaves qui avoient servi à table, & aiant prié ses Hôtes de lui conter le motif de leur voyage, & par quelle raison ils se trouvoient dans une route qui étoit absolument détournée du grand chemin, Cheref-Eldin prit la parole: Helas! Seigneur, dit-il au Vieillard, il est facile en peu de mots de vous donner cette satisfaction. Nous sommes frère & sœur, & nous fuyons de Samarcand pour éviter la persécution d'un Visir, qui non content d'avoir ôté cruellement la vie à notre père, après s'être emparé de tous ses biens, en veut encore à nos jours.

Les méchans sont à craindre, reprit le Vieillard, mais tôt ou tard ils périssent malheureusement: j'en ai eu dans ma famille une triste expérience; & ce n'est que depuis quelques années que j'ai recouvré la tranquillité, que deux de mes fils m'avoient ôtée par leurs crimes. Gul-hindy s'attendrit en voyant couler des larmes, qu'un tendre

dre

dre souvenir arrachoit des yeux de ce bon Vieillard. On soulage quelquefois sa douleur en racontant le sujet qui l'a fait naître, lui dit-elle, & si ce n'étoit point trop exiger de vous, nous vous supplierions, Seigneur, de vouloir nous en faire le récit. Volontiers, mes chers enfans, repliqua le Vieillard: Si vous m'avez vû verser des larmes, ce ne sont pas tout-à-fait des larmes de douleur; elles expriment plutôt la joie que je ressens aujourd'hui de voir mes malheurs finis. Ecoutez moi seulement avec attention.



HISTOIRE

*De Badour le Tranquille,
Roi de Caor.*

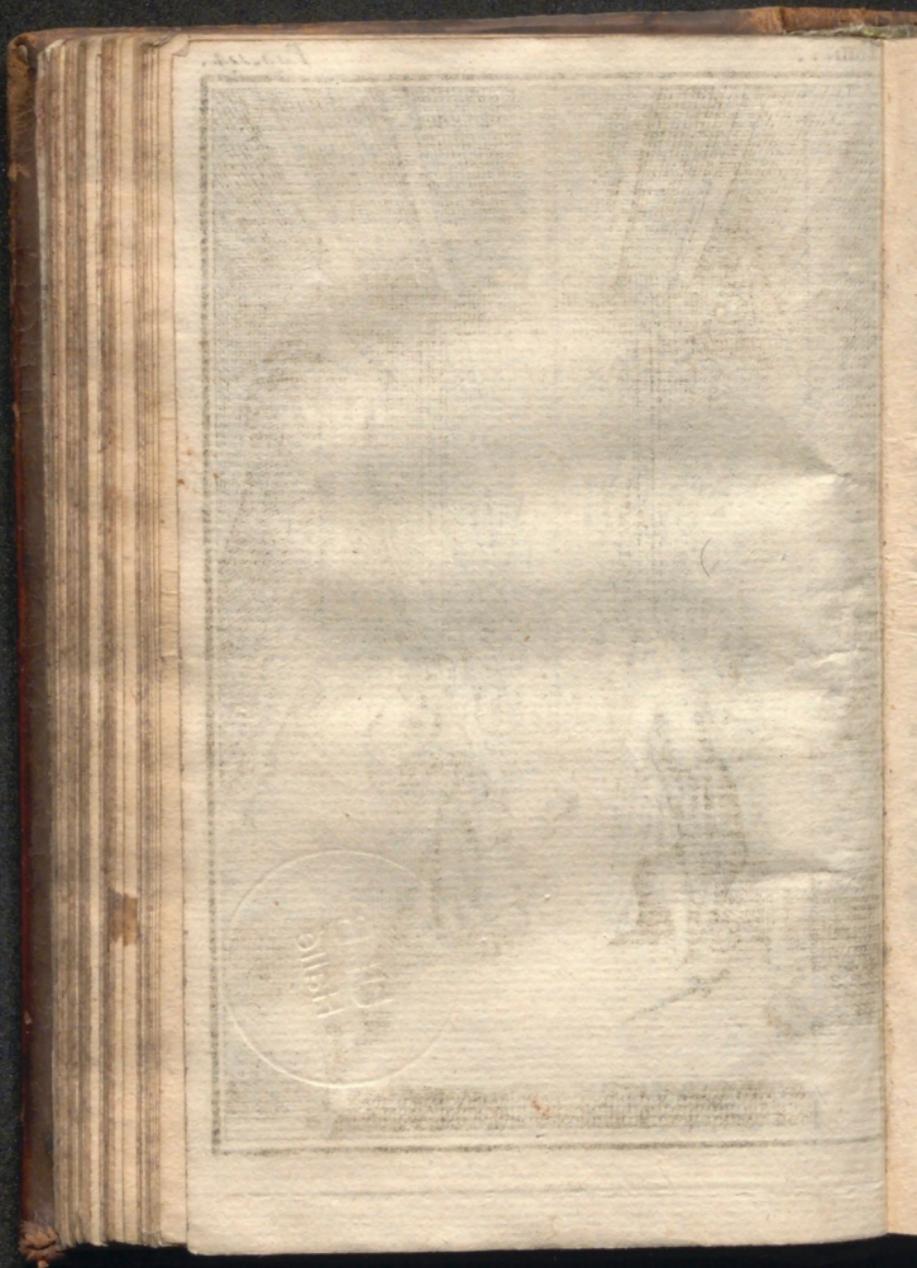
JE suis né Souverain de Caor *, Ro-
yaume assez borné, & que l'ambiti-
on ne m'a point fait étendre, aimant
mieux conserver la paix avec mes voi-
sins, que de hasarder de me détruire par
des guerres injustes, c'est pourquoi l'on
m'a surnommé Badour le Tranquille.
J'épousai dans ma jeunesse la Princesse
Zarad que vous voyez, dont j'eus plu-
sieurs enfans; entr'autres un fils & une
fille qui nâquirent en même jour. J'ap-
pellai mon fils Abouzaïd, & ma fille
fut nommée Dajara: je vous parle de
ces deux-ci les premiers, quoi-qu'ils ne
soient pas mes aînés, & même que je
ne les aie eus que dans le tems que Za-
rad n'esperoit presque plus d'être mère;
mais c'est que ce sont eux qui ont hâ-
reu-

* Caor Royaume de l'Inde, delà le Gan-
ge.



E
,
Ro-
bi-
ant
oi-
par
on
le,
esse
lu-
me
ap-
lle
de
ne
je
a-
e;
û-
eu-
an-





reusement réparé toute l'amertume que leurs frères avoient versée sur ma vie. De mes deux autres fils l'un s'appelloit Saletk le Violent, à cause des excès qu'il commettoit tous les jours, & je ne fai de qui il tenoit : il y a apparence que nos Dieux nous l'avoient donné, ainsi que son frère, pour éprouver notre vertu : & l'autre se nommoit Azem ; son humeur n'étoit pas bien différente de celle de Saletk : & le penchant que l'un & l'autre avoit au mal, les unissoit tellement, qu'ils étoient toujours ensemble. Je recevois chaque jour des plaintes de leurs mauvais déportemens ; & s'ils avoient été de simples particuliers, je les aurois mille fois fait servir d'exemple à mon Peuple, à qui leurs crimes les avoient rendus odieux ; mais la qualité de père me retenoit le bras. Enfin mes remontrances continuelles les fatiguèrent tant, qu'ils résolurent tous deux de s'éloigner de ma Cour, & je benis mille fois l'heure qu'ils exécutèrent ce dessein.

Il y avoit déjà plus de quatre mois qu'ils étoient partis, & je commençois à m'estimer hûreux d'être delivré de leur présence, lorsque je fus frappé du
coup

coup le plus rude que jamais père puisse ressentir.

Guhullerou, Princesse de Nangan *, venoit d'épouser le Roi Rufang-gehun. Ce Prince n'étoit plus jeune, mais son humeur agréable & complaisante réparoit ce que l'âge lui avoit ôté de mérite; & il vivoit avec son épouse dans une union si parfaite, qu'elle servoit d'exemple à tous ses Sujets.

Saletk passoit par les Etats de ce Monarque; il en fut reçu, ainsi que son frère, avec beaucoup de distinction, Rufang-gehun les retint même plusieurs jours logés dans le Palais; mais l'imprudence qu'il eut de leur faire voir trop souvent la belle Guhullerou lui coûta la vie. Saletk devint amoureux à l'excès de cette Princesse. Il la connoissoit trop sage pour esperer jamais qu'elle récompensa ses folles ardeurs; mais peu accoutumé à vaincre ses passions, il résolut de les satisfaire à quelque prix que ce pût être; & pour y parvenir il conçût le plus noir dessein que l'on puisse jamais s'imaginer, & engagea son

frère

* Nangan ville sur la rivière de Chang dans la Province de Quangsi dans la Chine.

frère Azem à lui prêter la main pour l'exécuter.

Un soir qu'ils se promenoient avec le Roi de Nangan & son épouse, dans un bois qui étoit au bout des Jardins du Palais, ils se jetterent brusquement sur ce Prince, qui n'avoit qu'un petit sabre à son côté, & leur rage ne lui donnant pas le tems de se mettre en défense, ils le percèrent de vingt coups de poignards: & soit par mépris ou par cruauté, ils laissèrent les instrumens odieux de leur crime dans le corps sanglant de ce malheureux Prince.

Guhullerou en ce moment fit des cris qui alloient jusqu'au Ciel, mais ces barbares la saisirent, & étant sortis dans la campagne par une porte dont ils avoient gagné l'Eunuque qui la gardoit, ils faisoient tous leurs efforts pour la mettre en croupe sur leurs chevaux, que ce malheureux leur tenoit tout prêts, lorsqu'une vingtaine de Soldats de la garde du Roi, attirés par les cris de Guhullerou, arrivèrent en cet endroit.

I X.

QUART-D'HEURE.

UN secours si peu attendu effraya Salletk & Azem, ils furent contraints d'abandonner la Reine, & cherchèrent leur salut dans la fuite. On courut vainement après eux ; ils étoient bien montés, ils se sauvèrent, & emmenèrent avec eux celui qui les avoit aidé à exécuter leur infame dessein.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Guhullerou, ses plaintes pénétrèrent jusqu'aux cieux, elle fit emporter le corps sanglant de son mari, & au lieu de faire observer toutes les cérémonies funébres qui sont en usage à la Chine, elle se contenta de l'embaumer elle-même ; & le fit enfermer ensuite dans un cercueil d'or, qu'elle orna de ses bijoux les plus précieux. Elle y joignit sa chemise sanglante & les poignards dont il avoit été assassiné ; & jura ensuite solennellement entre les mains des Bonzes * de venger

* Les Bonzes sont des espèces de Prêtres Chinois.

ger la mort de son époux, non seulement sur ses meurtriers, mais encore sur toute leur famille. Elle partit ensuite *incognito* avec le Prince Kiahia son frère & douze Esclaves dévoués à la mort pour ses intérêts, dans le dessein d'exécuter cette cruelle résolution.

Mes fils ne s'attendoient pas à une pareille fureur, sans être touchés d'aucun remords: ils ne songeoient qu'à s'éloigner d'un País où ils savoient être en exécration; mais ils ne portèrent pas loin leur crime. A quelques journées du Lieu où ils l'avoient commis, le cheval de Saletk s'étant abbattu sous lui, il y eut la cuisse cassée; & son frère Azem étant allé à la ville la plus proche pour lui chercher un prompt secours, ce malheureux fut porté dans une maison voisine.

Guhullerou, qui sans perdre de tems suivoit ses meurtriers comme à la piste, arriva par hasard dans cette maison; elle ignoroit que Saletk fut si près d'elle; mais sur la fin de son repas s'étant fait apporter le cercueil d'or pour renouveler suivant sa coutume ses cruels sermens, elle fut dans une surprise sans pareille de voir le corps de son époux
jetter

E.
Sa-
nts
ent
rut
ien
né-
é à
la
pé-
m-
i,
les
age
em-
er-
or,
ré-
an-
été
ent
en-
ger
res



jetter plusieurs gouttes de sang : Juste ciel, s'écria cette Princesse, mes assassins doivent être en ce lieu ! alors se levant de table comme une furieuse, elle prit dans chaque main un des poignards qui avoient fait perdre la vie à Ruffangehun ; & après avoir, avec son frère & ses douze Esclaves, parcouru une partie de la maison, elle arriva enfin dans la chambre où reposoit Saletk. Sa vûe la transporta de rage ; Perfide, lui dit-elle en ce moment, il est tems que tu sois puni du crime exécrable que tu as commis envers mon époux, les supplices les plus longs & les plus cruels seroient encore trop doux pour un scélérat tel que toi ; mais ma vengeance ne seroit pas pleinement satisfaite si je la differois d'un moment, ou si j'en commettois le soin à un autre : alors sans lui donner le tems de répondre à des reproches si légitimes, elle lui enfonça mille fois son poignard dans le cœur : & après lui avoir fait couper la tête, & exposer son corps aux Vautours, elle sortit de cette maison, laissant l'Hôte effrayé de sa cruauté. Comme elle sût de lui que mon autre fils étoit allé à la ville la plus prochaine, & que sur
ce



CONTINUATION
DE L'HISTOIRE

DE

GULGULICHEMAME,

Princesse de Teflis.

Comme le Prince achevoit son Histoire, poursuivit la belle Georgienne, nous arrivâmes au Palais de Kouter-Asmay Roi d'Achem.

On y avoit traité de vision, l'apparition de la Fée Mulladine au Prince, & l'on doutoit tellement de la réussite de son combat, que l'on pleuroit sa mort, lorsque l'on s'apperçût que le Roi de Pedir venoit de reprendre sa première forme. Ce Monarque, qui avoit cessé

Vol. II.

F

d'être



d'être statue au moment même que le Monstre avoit expiré, vint au devant de nous avec le Roi, la Reine & la Princesse Agazir. Si-tôt qu'on eût appris du Prince d'Achem le détail de sa victoire, que je confirmai, ce ne furent que réjouissances; chacun s'empressa d'aller voir le Noir, qui tout mort qu'il étoit avoit encore quelque chose de si menaçant dans le visage, qu'il effrayoit les plus intrepides. Le Roi fit allumer un grand feu, dans lequel on jetta le corps de ce scélérat, & après avoir donné ordre qu'on dressât en cet endroit un monument éternel de la victoire du Prince d'Achem, il fit célébrer cet hûreux jour par mille fêtes galantes. Badem & son illustre épouse me comblèrent de marques d'amitié, & j'aurois volontiers passé un tems considérable avec eux, si toujours animée de ma vengeance je n'eusse résolu d'aller chercher mon Libérateur.

Ce ne fut pas sans une extrême violence que Boulaman Sang-Hier pût se résoudre à me laisser partir: il étoit devenu passionnément amoureux de moi; mais quoi-que sa petite personne fût fort agréable, qu'il eût insinué d'esprit,

&

& que je lui dût la vie, comme je savois bien qu'il n'étoit pas destiné à me venger de mon Tyran, je le priaï instamment de ne plus songer à m'aimer.

XXXII.

QUART-D'HEURE.

Le petit Prince pensa mourir de douleur à mes pieds. Il fit pourtant ses efforts pour m'obéir, & se contentant de toute mon estime, il me vid embarquer avec assez de tranquillité en apparence.

J'étois née, Seigneur, pour tomber de malheurs en malheurs. A peine avions-nous fait cent cinquante lieues, que notre vaisseau fut attaqué par un célèbre Corsaire; comme nous lui étions beaucoup inférieurs, il fallut nous rendre & subir la loi du Vainqueur; ce ne fut pas sans verser des larmes que je me vis encore privée de la liberté; mais un instant après j'eus moins lieu de me

plaindre, quand Faruk, c'est ainsi que se nommoit le Corsaire, m'aborda avec une certaine timidité, que n'ont point les gens de sa profession: Il n'est pas juste, Madame, me dit-il très civilement, que de si belles mains que les vôtres soient chargées de chaînes; vous êtes libre dans ce moment: hûreux si votre cœur l'étoit autant que votre personne, & si mon respect & ma complaisance pouvoient un jour mériter votre tendresse!

Quelque surprise que je fusse d'une déclaration aussi prompte & aussi vive, je crus devoir dissimuler avec Faruk: je lui laissai entrevoir quelque espérance d'être sensible à son amour, & sur cette confiance je jouis d'une entière liberté.

Je commençai à exercer le pouvoir que j'avois sur son esprit, par délivrer des chaînes, non seulement tous ceux qui s'étoient trouvés dans notre Vaisseau, mais encore quelques Esclaves qu'il avoit faits dans d'autres occasions. Il fit plus, il leur rendit la moitié de ce qu'on leur avoit ôté; les fit monter sur un petit Brigantin; leur donna des armes & des provisions; leur permit de pren-

prendre telle route qu'il leur plairoit : & ne reserva de toutes ses prises qu'une jeune Indienne, qu'il garda pour me tenir compagnie.

Cette fille, poursuivit la Princesse de Tessis, étoit d'une beauté ravissante ; un port majestueux, l'air noble, les yeux vifs, la bouche & les dents extrêmement belles, les cheveux noirs, qui relevoient l'éclat d'un teint d'une blancheur à éblouir, & une gorge charmante, formoient une des plus aimables personnes que j'eusse encore vûes ; & tant de perfections étoient encore relevées par un parler gracieux, qui enlevoit tous les cœurs.

Quelque affligée que je fusse, la jeune Indienne l'étoit encore plus que moi, ses beaux yeux étoient sans cesse baignés de larmes, & quoi-que je lui fisse mille caresses pour en tarir la source, je ne pûs d'abord y réussir. Je lui représentai que j'étois peut-être encore plus malheureuse qu'elle, mais que cedant au tems, je me faisois une extrême violence pour cacher ma douleur à Faruk. Ah! Madame, me dit-elle, je n'ai point tant de force d'esprit que vous, & je ne sai pas me faire une pareille raison :



P'état où je suis me réduit au desespoir. Je pressai cette aimable fille de me conter le sujet d'une affliction si vive. Épargnez moi, Madame, ce récit, me répondit-elle, mes malheurs ne méritent pas de vous occuper un seul moment. Enfin, continua Gulguli-Chemamé, j'embrassai tant de fois cette jeune Indienne, en mêlant mes larmes avec les siennes, que je l'engageai à me parler ainsi.



HISTOIRE

DE SATCHE-CARA 1.

Princesse de Borneo 2.

BRUNINGHIR Roi de Borneo ,
 ayant épousé Gulbeas * Princesse de
 Sumatra ** en eut deux filles, dont
 je suis la cadette. Le Roi & la Reine,
 qui s'aimoient tendrement , moururent
 après douze ans de mariage , & nous
 laissèrent par conséquent dans un âge

F 4 fort

1. Satché-Cara en Arabe signifie cheveux
 noirs.

2. Borneo est une Ile, dont la Capitale,
 qui porte le même nom , est située dans
 l'Océan Indien.

* Gulbeas veut dire rose blanche.

** Sumatra , Java , & Borneo sont les
 trois principales Iles de la Sonde.

fort tendre : quoi que ma sœur n'eût alors que neuf ans , & que je fusse seulement plus jeune qu'elle d'une année , nous ressentîmes toute la douleur possible de cette perte ; & si quelque chose pût la diminuer , ce fut qu'on ne nous sépara point ma sœur & moi.

Ghionluk Roi de Java , qui avoit épousé la sœur de ma mère , & qu'en mourant elle avoit fait prier de prendre soin de nous , vint lui-même à Borneo : Il y laissa un Vice-Roi , & nous aiant conduit à Java , il nous remit entre les mains de la Reine son épouse.

Ce Monarque n'avoit qu'un fils unique un peu plus âgé que ma sœur aînée. Il étoit continuellement auprès d'elle , & crût voir avec plaisir que Sirma * (c'est le nom de la Princesse ma sœur) répondoit à ses tendres empressements : elle auroit eu de la peine à refuser son cœur à un Prince qui avoit autant de bonnes qualités. Il étoit d'une figure charmante , & sa physionomie marquoit quelque chose de si engageant qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer ; mais ce qui le rendoit encore plus recommandable

* Sirma signifie or trait.

ble auprès de ma sœur, étoit le bon caractère d'esprit.

Le Roi de Java chériffoit notre mère dans ses enfans; il avoit autrefois voulu l'épouser, à ce que l'on m'a assuré; mais étant tombé dans une maladie très longue & très dangereuse, pendant laquelle on desespéra plusieurs fois de sa vie, il fut surpris, étant revenu en santé, d'apprendre qu'il avoit été prévenu par le Roi de Borneo notre père, & que celui de Sumatra avoit disposé de Gulbeas en sa faveur. Il en conçût un extrême chagrin; mais la Princesse Gulnad hare, sœur cadette de ma mère, étant une vive image de son aînée, Ghionluk ne pût se consoler de ce qu'il venoit de perdre qu'en la demandant en mariage: il l'obtint aisément, & en eut au bout de dix mois Samir-agib, le modèle de toutes les perfections.

Ce Prince avoit déjà plus de vingt ans, & le Roi son père songeant à le marier, jeta les yeux sur la Princesse de Bisnagar*, seule & unique héritière du Royaume de ce nom.

F 5. C'é-

* Le Royaume de Bisnagar est dans l'Inde, en deçà du Gange; il est d'une très grande étendue.

C'étoit en effet un avantage si considérable pour le Prince de Java, que Ghionluk s'imagina que l'ambition de son fils seroit très satisfaite de cette alliance; il lui parla du dessein qu'il avoit d'envoyer des Ambassadeurs au Roi de Bisnagar pour tâcher d'en obtenir la Princesse; mais il trouva le Prince si interdit à cette proposition, qu'il vid bien qu'elle ne lui faisoit pas de plaisir: Un engagement vous effraye peut-être, mon fils, lui dit-il avec douceur; mais si vous connoissiez la Princesse de Bisnagar, à qui l'on n'a donné le nom de Donei Kerin *, que parce qu'il n'y a rien dans la nature au-dessus d'elle, vous changeriez bien-tôt de résolution. Je vous donne un mois pour vous y résoudre; rendez-moi réponse après ce tems, & faites en sorte que j'aie lieu de me louer de votre obéissance.

Le Prince fit une profonde inclination sans répondre au Roi son père, il se retira dans son appartement; où après s'être un peu remis du trouble où il étoit, il passa dans celui où nous étions

ma

• Perle parfaite.

ma sœur & moi. Il nous regarda quelque tems avec tristesse sans nous parler, & ses larmes commençant à couler malgré lui, Sirma toute émue lui demanda tendrement le sujet de son affliction: Ah! Madame, lui dit Samir-agib, en redoublant ses pleurs; quel ordre barbare viens-je de recevoir? Le Roi de Java me destine à la Princesse de Bisnagar, & je n'ai qu'un mois pour me résoudre à une union qui feroit tout le malheur de ma vie, si je n'avois pas assez de force pour résister aux volontés de mon père. Ma sœur, poursuivit Satché-Cara, fut étourdie à cette nouvelle; elle regarda fixement le Prince, & le voyant dans un accablement extrême, Ah! Samir-agib, lui dit-elle, que je vais être malheureuse; vous obéirez, & je vous aime avec trop de délicatesse pour ne vous pas conseiller de le faire. Qu'est-ce que Borneo au prix de Bisnagar, & quelle comparaison y a-t-il entre une perle baroque & une perle parfaite Arrêtez, Madame, s'écria le Prince de Java, toute comparaison m'est odieuse; jamais Donei-Kerin, quelque mérite qu'on lui vante, n'aura ma main ni mon cœur: Pun & l'autre



122 *Les mille & un quart-d'heure.*
sont réservés pour la seule Sirma ; & je
mourrai plutôt que de rompre les ser-
mens que j'ai faits si souvent de l'aimer
toute ma vie.

XXXIII.

QUART-D'HEURE.

Que cette conversation fut tendre
& généreuse , & que ma sœur y
fut sensible aux nouvelles prote-
stations du Prince son cousin ! Il venoit
à tout moment l'assurer de son amour ;
& il s'étoit déjà passé plus de trois sé-
maines du tems que Ghi-nluk lui avoit
donné pour prendre sa résolution, lors-
que ce Monarque se promenant un soir
dans les Jardins de son Palais , apper-
çût le Prince son fils qui entroit seul
dans un petit bosquet ; il avoit remar-
qué qu'il étoit devenu triste, rêveur, &
qu'il cherchoit la solitude depuis qu'il
lui avoit parlé de la belle Donei-Ke-
rin. Il voulut en découvrir la cause,
& ordonnant à ceux de sa suite de l'at-
tendre

tendre , il se glissa derrière une palissade , d'où il pouvoit aisément voir & entendre Samir-agib.

Ce Prince, qui se croyoit seul & en liberté de se plaindre , s'étoit d'abord abandonné à une profonde rêverie ; il parut ensuite écouter avec attention de petits oiseaux, qui remplissoient l'air de leurs tendres accens : Hûreux oiseaux ! leur dit-il , qui n'êtes point contraintes dans vos amours , & ne recevés d'autres loix que celle que votre penchant vous inspire , portés plus loin votre agréable ramage ; mon ame plongée dans la plus vive douleur ne sauroit voir votre félicité sans envie ; elle ne fait que renouveler mes tourmens. Le tems s'approche , continua-t-il tristement , qu'il faut que je rende réponse au Roi mon père : O ciel , comment lui déclarerai-je une passion si contraire aux intérêts de sa grandeur ! La Princesse de Bisnagar balancera sans doute dans son cœur les bontés qu'il auroit pour moi dans toute autre occasion : mais quelle autre que la Princesse de Borneo pouvoit toucher une ame aussi insensible que la mienne ? sur quelles roses se voyent des couleurs aussi vives que celles qui brillent

lent sur le teint de la charmante Sirmad & en qui trouvera-t-on ces beautés divines qui éclatent sur son visage, & d'où le Ciel semble emprunter sa sérénité? N'espérez pas, foibles mortelles, l'emporter sur mon adorable Princesse; elle mérite de donner des loix à tout l'Univers... Où m'emporte ma passion, reprit Samir-agib, par un triste retour sur lui-même! Helas! plus cette Princesse a de charmes, plus sa privation me doit coûter de pleurs. Mais pourquoi répandre des larmes, puis je brûler de plus beaux feux! Ah! charmante Princesse de Borneo, vous n'avez pas encore assez de pouvoir sur mon cœur; un amour aussi violent que le mien doit servir d'exemple à tout l'Univers; rompons un injurieux silence; tâchons de vous obtenir du Roi mon père; & si mes prières, mes soumissions, & mes larmes ne peuvent le fléchir, faisons connoître par un beau desespoir qu'il est souvent dangereux d'irriter un jeune courage, qui regarde la mort comme la fin de tous les maux.

Samir-agib sortit du bosquet dans cette résolution, & laissa Ghionluk aussi surpris qu'affligé de ce qu'il venoit d'ap-
prendre.

prendre. Le Prince son fils lui étoit très cher ; il nous aimoit tendrement ma soeur & moi , poursuivit Satché-Cara , mais le Royaume de Bisnagar le faisoit pencher en faveur de Donei-Kerin. Il se retira cependant fort incertain ; & après avoir rejoint sa suite , il s'enferma dans son appartement sans vouloir parler à personne. Il fut fort agité le reste de la journée & la nuit suivante ; mais la satisfaction de son fils lui étant plus chère que celle qu'il espéroit en l'unissant avec Donei-Kerin , il n'hésita plus sur ce qu'il avoit à faire , & fit appeller Samir-agib : Mon fils , lui dit-il , je fai ce qui se passe dans le fond de votre cœur ; vous aimés Sirma , & quelque raison que j'eusse de m'opposer à cét amour , je ne laisse pas de l'approuver , puisqu'il fait , selon vous , le bonheur de votre vie ; mais comme l'autorité , que j'ai sur les Princesses de Borneo , pourroit faire croire que j'aurois usé de mon pouvoir pour vous unir ensemble , il faut prendre des tempéramens pour y parvenir sans engager mon honneur.

XXXIV.

QUART-D'HEURE.

Samir-agib fut dans ce moment aussi étonné qu'il pouvoit l'être. Il rougit, baissa les yeux, & fut quelque tems sans répondre au Roi son père, appréhendant que ce Monarque n'usa d'artifice pour découvrir la passion qu'il ressentoit pour Sirma; mais aiant ensuite repris ses sens, il crût voir tant de bonne foi dans les actions de Ghionluk, que se jettant à ses pieds, Ah Seigneur, lui dit-il en les lui embrasant, que ne dois-je point à vos bontés? Vous me rendés la vie au moment que j'allois peut-être me livrer au desespoir le plus funeste: Oui, mon père, j'adore l'aimable Sirma; le sang qui nous joint a tellement lié nos cœurs, qu'il n'y a que la mort seule qui puisse rompre une si belle union; & puisque votre Majesté veut bien y consentir, il est un moyen sûr pour ne point blesser

sur

sur cela sa délicatesse ; la Princesse est dans un âge capable de remplir un Thrône : Permettez, Seigneur, que j'aie la placer sur celui de ses Ancêtres, c'est à Borneo que je dois l'obtenir d'elle, & c'est là que j'espère que l'amour seul la déterminera en ma faveur.

Que votre passion est ingénieuse, reprit Ghionluk ; en embrassant le Prince son fils ! Allez donc, lui dit-il, annoncer vous-même cette nouvelle à votre Princesse, & disposés tout ce qu'il faut pour la conduire à Borneo.

J'étois auprès de ma sœur, poursuivait la jeune Princesse Indienne, lorsque Samir-agib entra dans son appartement. La joie brilloit dans ses yeux, & il étoit si transporté de la conversation, qu'il venoit d'avoir avec le Roi son père, qu'il fût long-tems sans pouvoir parler. Il embrassa les genoux de Sirma avec transport : Charmante Princesse ! lui dit-il, enfin tout conspire à mon bonheur, il n'est plus fait mention de Donei-Kerin, vous êtes aujourd'hui Reine de Borneo ; je viens de recevoir l'ordre de faire tout préparer pour vous y mettre sur le Thrône : c'est là que vous serez maîtresse absolue de vos

vos volontés : c'est là où je veux mourir Esclave des vôtres. Ma sœur ressentit une joie infinie à cette nouvelle ; elle releva Samir-agib : Mon cher Cousin, lui dit-elle tendrement, mes volontés seront toujours soumises aux vôtres, puisque dès aujourd'hui je vous accepte pour mon Seigneur & mon époux, & que je ne m'estimerai jamais hûreuse qu'autant que je posséderai votre tendresse.

J'étois présente à cette conversation, dont je ressentis tout le plaisir possible, poursuivit Satché-Cara, elle se termina par de nouvelles assurances de tendresse, & le Prince se retira ensuite pour donner les ordres nécessaires pour notre départ, qui fut fixé au quinziesme jour suivant ; pendant ce tems ma sœur reçût les complimens des principaux Seigneurs de Java ; chacun d'eux pour faire la Cour au jeune Prince, dont on n'ignoroit pas la passion, fit des présens magnifiques à la nouvelle Reine de Borneo, & notre appartement, qui n'étoit ordinairement accessible qu'à Samir-agib, fut ouvert à tout le monde pendant tout le tems que nous restâmes à Java.

Voici,

Voici, Madame, continua la jeune Princesse Indienne, le commencement de mes malheurs. Un Juif nommé Isaac-Mier, à ce que j'ai su depuis, profita de cette liberté. Il me vid, j'eus le malheur de lui plaire: & cet insolent osa porter ses vœux jusqu'à moi. Comme il ne favoit par quel moyen venir à bout de ses desirs, il eut recours à une fameuse Magicienne nommée Doubana, & lui promit une somme considérable, si par son art elle pouvoit me rendre sensible pour lui.

Doubana sous l'extérieur d'une modestie achevée s'insinua dans le Palais; elle fit connoissance avec quelques unes de mes Esclaves, & les engagea, avec ma permission, à aller se réjouir à une petite Maison qu'elle avoit dans un endroit délicieux appellé la Fontaine aux Rosiers; parce qu'effectivement il y en avoit là une qui prenoit sa source du pied d'un Rosier qui portoit des fleurs pendant toute l'année; il n'y avoit pas deux lieues de Java à cette Maison. Mes femmes à leur retour m'en firent un récit si charmant, qu'elles m'inspirèrent la curiosité d'en juger par moi-même. Je proposai à ma sœur d'être de la partie; elle

140 *Les mille & un quart. d'heure.*
elle étoit trop occupée des préparatifs
de son départ, & je fis savoir à Douba-
na que j'irois le lendemain à sa Maison
de campagne, accompagnée seulement
de huit de mes femmes & de douze
Eunuques noirs.

XXXV.

QUART-D'HEURE.

Je fus reçû par cette perfide avec
toutes les apparences d'un respect sin-
cère. Après avoir examiné les ap-
partemens qui me parurent d'une très
grande propreté, je descendis dans les
Jardins. Comme il faisoit encore assés
chaud, Doubana me présenta un voile
de couleur de rose, je le mis sur ma
tête; mais à peine en fus-je couverte
que je ressentis un feu inconnu, qui me
couroit de veine en veine: l'ignorois ce
que je sentois; une tendre langueur s'é-
toit emparée de tous mes sens, & j'a-
vois honte de m'arrêter aux réflexions
qui occupoient alors mon esprit. En-
fin,

fin, Madame, je m'éloignai seule de ma suite rêvant à la situation extraordinaire où je me trouvois. La pudeur me fit chercher la solitude; je m'enfonçai dans un petit bois, & j'en avois déjà plusieurs fois parcouru les allées, lorsqu'Isaac-Mier, que je ne connoissois pas encore pour ce qu'il étoit, m'aborda d'un air fort embarrassé; je connus en ce moment mon imprudence, & je voulois éviter la vûe de cet homme en me cachant de mon voile, lorsque je le vis à mes genoux me déclarer son amour dans des termes assez nouveaux pour moi. Je le rebutai d'abord sans me faire connoître; mais comme il me suivoit par-tout, je ne voulus pas différer davantage à l'instruire de ma qualité; je crus par là mettre fin à ses importunités; mais que devins-je quand cet insolent me parla ainsi! Je n'ignore pas, Madame, que je m'adresse à la Princesse Satché-Cara, ni l'extrême distance qu'il y a d'elle à moi, mais mon amour est plus fort que toutes les réflexions que j'ai pû faire pour l'éteindre; consentés de bonne grace, Madame, continua-t-il effrontément, à unir votre sort au mien, puisqu'aussi-bien

142 *Les mille & un quart-d'heure.*

bien toutes les Puissances de la terre ne peuvent empêcher que cela ne soit.

Je fremis à ces insolentes menaces; mais quelque venin qui fût répandu sur le voile de Doubana, il ne fit pas apparemment tout l'effet qu'elle en attendoit; je ne pûs souffrir la hardiesse du Juif: Malheureux, lui dis-je, en élevant la voix, & d'un ton très irrité, qui que tu sois, fuis ma présence si tu veux éviter la punition que tu mérites!

Isaac-Mier fut étonné de la fermeté avec laquelle je lui parlois: il me quitta en tremblant, & courut rendre compte à la Magicienne du peu de succès qu'il avoit eu auprès de moi.

Je demurai abîmée en ce moment dans mes réflexions, & je ne pouvois revenir de ma surprise, lorsque Sidhim, l'une de mes filles, me rejoignit avec empressement: Ah! Madame, me dit-elle toute effrayée, en quel lieu sommes-nous? La fameuse Magicienne, qui en est la Maîtresse, nous a cruellement trompées par des dehors de sagesse & de vertu, qui auroient ébloui tout le monde; cette perfide conspire contre votre honneur: j'étois derrière une
grosse

grosse touffe de rosiers, lorsque j'ai vu un homme assez en desordre l'aborder & lui parler bas. Doubana a rêvé quelques momens, ensuite lui adressant la parole, Que la résistance de la Princesse ne vous inquiète pas, lui a-t-elle dit, je la livrerai bien-tôt à vos desirs: prenez garde à une seule chose, il n'y a qu'un demi-quart de lieue au plus d'ici à la demeure de Firnaz, surnommé le Génie de la raison, empêchés que la Princesse ne tourne ses pas vers son Palais, tout mon pouvoir devient inutile quand on y a mis le pied, & nous pourrions nous repentir tous deux le reste de nos jours de l'entreprise où nous sommes embarqués; retournés donc promptement vers Satché-Cara, & ne la quittés point que je ne vous aie rejoint, je vais pendant ce tems donner ordre à ce qu'il faut pour réduire cet esprit si fier. Ah! fuyons au plus vîte, ma chère Sidhim, m'écriai-je, tout le corps me frissonne, sauvons nous s'il est possible de ce pernicieux séjour, & cherchons promptement la protection de Firnaz.

Deux jeunes Biches, épouvantées par le bruit des Chasseurs, ne courent pas plus

144 *Les mille & un quart-d'heure.*
plus légèrement que nous fîmes en cette occasion. Nous trouvâmes hûreusement ouverte une petite porte du Jardin , qui donnoit dans une avenue de ronces & d'épines , & dont dans de certains endroits le passage étoit si étroit qu'elles nous déchiroient le visage & les mains : cet obstacle nous parut léger, nous nous fîmes jour à travers de mille pointes qui nous mirent tout en sang , & nous apperçûmes bien-tôt un Palais fort petit & très antique, que je jugeai être celui de Firnaz , par la difficulté qu'il y avoit d'y aborder. Nous n'avions plus que quelques pas à faire pour y entrer, lorsque la perfide Magicienne, qui nous le rendit tout d'un coup invisible, fit paroître à nos yeux une large rivière qui nous boucha le passage. Je m'arrêtai d'abord , mais aimant mieux mourir que de tomber sous le pouvoir de Doubana , je pris Sidhim par la main, & je me précipitois avec elle dans cette rivière , lorsque je me sentis arrêtée par mes habits: Vous fuyez vainement, me dit alors la malhûreuse Magicienne, je saurai bien vous soumettre à mes volontés. Je tâchai vainement , Madame, de la fléchir par mes larmes & par
més



mes prières , le traître Juif , qui l'accompagnoit , me fit connoître que rien n'étoit capable de le détourner de sa résolution : & l'on nous reconduisoit Sidhim & moi avec menaces vers la Fontaine des Rosiers , quand un Rossignol volant à tire-d'ailes , vint se percher sur mon épaule , & me laissa tomber dans le sein un anneau d'or.

Je regardai cette bague comme un secours divin ; je la mis promptement dans mon doigt , & je n'eus pas plutôt imploré le secours de Firnaz , que Doubana & le Juif tombèrent à la renverse , que la rivière , qui m'avoit empêché d'aborder au Palais du Génie , disparut à mes yeux , & que je ne vis plus sur ma tête le pernicieux voile de la Magicienne.

F I N.

Vol. II.

G

TA



T A B L E
DES QUART-D'HEURES
contenus dans ce II. Tome.

XI. Quart-d'heure.

C onclusion de l'Histoire de Badour,	page 1
Suite de l'Histoire de Cheref-Eldin & de Gul-hindy,	4

XII. Quart-d'heure.

Suite de la même Histoire,	9
----------------------------	---

XIII. Quart-d'heure.

Suite & conclusion de la même Hi- stoire,	16
Histoire des trois Bossus de Damas,	25

XIV. Quart-d'heure.

Suite de l'Histoire des trois Bossus de Damas,	26
---	----

XV.



T A B L E.

XV. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire des trois Bossus de
Damas,* 35

XVI. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire des trois Bossus de
Damas,* 44

XVII. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire des trois Bossus de
Damas,* 49

XVIII. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire des trois Bossus de
Damas,* 54

XIX. Quart-d'heure.

*Conclusion de l'Histoire des trois Bossus
de Damas,* 58

*Histoire d'Ouzim-Ochantey, Prince de
la Chine,* 67

IIVXX

G 2

XX.

ES

our,

ge 1

4

9

9

Hi-

16

25

s de

26

XV.



T A B L E.

XX. Quart-d'heure.

*Continuation de l'Histoire d'Oulzim-
Ochantey, Prince de la Chine, 69*

XXI. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 71

XXII. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 75

XXIII. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 79

XXIV. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 84

XXV. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 88

XXVI. Quart-d'heure.

Continuation de la même Histoire, 93

XXVII.

T A B L E.

XXVII.

	<i>Continuation de la même Histoire,</i>	97
	<i>Histoire de Gulguli-Chemamé, Princesse</i>	
	<i>de Teflus,</i>	100

XXVIII. Quart-d'heure.

	<i>Suite de l'Histoire de Gulguli-Chema-</i>	
	<i>mé,</i>	102

XXIX. Quart-d'heure.

	<i>Suite de l'Histoire de Gulguli-Chema-</i>	
	<i>mé,</i>	106

XXX. Quart-d'heure.

	<i>Suite de l'Histoire de Gulguli-Chema-</i>	
	<i>mé,</i>	111
	<i>Histoire de Boulaman-Sang-Hier, Prin-</i>	
	<i>ce d'Achem,</i>	115

XXXI. Quart-d'heure.

	<i>Suite de l'Histoire de Boulaman-Sang-</i>	
	<i>Hier, Prince d'Achem,</i>	118

* 3

Con-



T A B L E.

*Continuation de l'Histoire de Gulguli-
Chemamé, Princesse de Testis,* 121

XXXII. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire de Gulguli-Chema-
mé,* 123

*Histoire de Satché-Cara, Princesse de
Borneo,* 127

XXXIII. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire de Satché-Cara,
Princesse de Borneo,* 132

XXXIV. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire de Satché-Cara,
Princesse de Borneo,* 136

XXXV. Quart-d'heure.

*Suite de l'Histoire de Satché-Cara,
Princesse de Borneo,* 140

Fin de la Table
du II. Tome.

CATALOGUE des LIVRES

Qui se trouvent à la Haye chez

H. DU SAUZET.

Abbadie, Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, avec le Traité de la Divinité de J. C. 12. 3 vol.

1701.

- - l'Art de se connoître soi-même, 8. Ablancourt, Dialogues de Lucien, 8 2 vol.

- - Retraite des dix mille de Xenophon, 12.

- - Commentaires de Cesar, 12. 1708. Abregé de l'Histoire de France par Mezeray, augmentée de la vie des Reines, 12. 7 vol.

- - de l'Histoire d'Espagne & de France, par demandes & réponses, 12. 1708.

- - de la Nouvelle Methode Latine de Port-Royal, 8. 1709.

Actes & Memoires des Negotiations de la Paix de Nimegue, 12. 6 vol.

- - de Rijswik, 12. 5 vol.

Ambassadeur & ses fonctions, par Wicquefort, 4.

G 4

Amelot



C A T A L O G U E.

- Amelot de la Houffaye , Histoire du
Concile de Treute de Fra Paolo Sarpi,
4. 2 vol.
- - les Annales de Tacite avec des No-
tes, 12. 4 vol.
- - Lettres du Cardinal d'Offat avec des
Notes, 12. 5 vol.
Amours des Grands hommes, par Ma-
dame de Villedieu, 12.
Amusemens serieux & comiques, 12.
Annales de la Cour & de Paris, 12.
2 vol.
Aitzema Historia Pacis Monasterien-
fis, 4.
Anatomia Corporis Humani, Aurore
Werheyen, 4.
Anatomie de Dionis, 8. 2 vol. fig.
Apologetique de Tertullien, de la Tra-
duction de M. Giry de l'Academie
Françoise, & le Latin à côté, 8.
Apologie pour les Grands hommes ac-
cusez de Magie, par Naudé, 8.
l'Art de ne point s'ennuyer, par M.
Deslandes, 12. 1715
Apulejus in Usum Delphini, 4.
Atlas Historique, ou Nouvelle Intro-
duction à l'Histoire, à la Chronolo-
gie & à la Geographie, avec des Car-
tes, folio, 4 vol.

Avan-

C A T A L O G U E.

Avantures de Telemaque, 12. fig.
Basnage (Jaques) Histoire de l'Eglise
depuis Jesus-Christ jusques à présent,
folio, 2 vol.

- - Entretiens sur la Religion, 8. 2 vol.
- - la Communion Sainte, 8.
- - Histoire du V. & du N. Testament,
12. 3 vol.
- - Sermons sur divers Textes de l'Ecri-
ture Sainte, 8. 2 vol.

Bayle , Critique Generale de l'Histoire
du Calvinisme, 12. 4 vol.

- - Pensées diverses sur la Comete, 12.
4 vol.
- - Réponse aux Questions d'un Pro-
vincial, 12. 5 vol.

La Ste Bible in folio de Geneve, 1712

- - in folio d'Amsterdam.
- - in 4. d'Amsterdam.
- - Traduite en François sur la Vulga-
te, par M. de Sacy, 4. 2 vol. fig.

Bibliothèque des Auteurs Ecclesiasti-
ques, par M. l'Abbé Dupin, 4. 19 vol.

- - Universelle & Historique , par le
Clerc, 12. 25 vol.
- - Choisie par le Clerc, 12. 23 vol.
- - Ancienne & Moderne , par le mê-
me, 12. 3 vol.
- - Ou Amas curieux de sentences.

G 5

Chef



C A T A L O G U E.

- Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, 8.
 Callimachus cum Notis Bentleji, Frischlini, & Spanhemii, 8.
 Chevillier, Origine de l'Imprimerie, 4.
 Chirurgie de Dionis, 8. fig.
 Comparaison des Grands hommes, par Rapin, 12. 3 vol.
 Consolations contre les frayeurs de la Mort, par Drelincourt.
 Contes de Pogge Florentin avec des reflexions, 12.
 - - & Nouvelles de la Fontaine, 8. 2 vol. avec figures & sans figures.
 Connoissance des Bêtes, par le P. Paradies, 12.
 Devoirs de l'homme & du Citoyen. Traduits du Latin de M. de Puffendorf par Jean Barbeyrac, 8.
 Description de Paris, par Brice, 12. 3 vol.
 Dictionnaire de Danet Francois-Latin, & Latin-Francois, 4. 2 vol. 1710.
 - - Geographique de Baudrand, 4.
 - - Idem folio, Paris.
 - - Anglois-François, & François-Anglois de Boyer, 4. 2 vol.
 - - François de Richelet, 4. 2 vol.
 - - François-Hollandois & Hollandois-François, par Halma, 4. 2 vol.
 - - Italien-François, & François-Italien, 8.

Droit



C A T A L O G U E.

- Droit de la Nature & des Gens. Traduit du Latin de M. de Puffendorf, par Jean Barbeyrac, avec des Notes du Traducteur, 4. 2 vol.
- Dacier (Madame) des Causes de la Corruption du Goût, 12. 1715
- Discours & Harangues de Mrs de l'Academie Française, 12. 3 vol.
- Desespoir Amoureux avec les Nouvelles Visions de Don Quixote, 12. fig.
- Elemens de Geometrie, par le P. Pardies, 12.
- - de l'Histoire, par Vallemont, 12. 3 vol.
- Education des Enfans, par Locke, 8.
- Eloges des Hommes Savans, par Teiffier, N. Edit. 8. 4 vol. 1715.
- Eloquence Chrétienne, par le P. Gisbert, 4. 1715.
- Entretiens de Pictet, 12.
- Essais de Morale, par M de la Placette, 12. 2 vol.
- Essai Philosophique concernant l'Entendement humain. Traduit de l'Anglois de M. Locke, par Pierre Coste, 4.
- Explication Historique des Fables, par M. l'Abbé Banier, N. Edit. 12. 3 vol. 1715.
- Fables de la Fontaine, 8.

Gene:



C A T A L O G U E.

- Generation des Vers, par Andry, 12. fig.
 Grammaire Françoisé, par M. l'Abbé
 Regnier Desmarais, 12.
 Guerre d'Italie, ou Memoires du Com-
 te de *** 12. 2 vol. fig.
 Geographia Sacra Caroli a S. Paulo,
 folio, 2 vol.
 Histoire de France, par le P. Daniel,
 folio, 3 vol.
 - - du Concile de Trente, 4.
 - - du Concile de Constance, 4. 2 vol. fig.
 - - des Guerres d'Italie, par Guicciar-
 din, folio.
 - - de l'Empire par Heiff, 12. 4. vol.
 N. Edit. 1715.
 - - du Prince de Frise, 8. 2 vol. fig. 1715.
 - - du Cardinal Ximenès, par Flechier, 12.
 - - des Favorites, 8. 2 vol.
 - - des Yncas, 8. 2 vol. 1715.
 - - des Revolutions d'Angleterre, par
 le P. d'Orleans, 12. 3 vol. fig.
 - - des Guerres Civiles d'Angleterre,
 par Clarendon, 12. 6 vol.
 Histoire Critique de la Republique des
 Lettres, 12. 8 vol-
 - - de Venise, par Nani, 12. 4 vol.
 - - de l'Academie Royale des Sciences,
 12. 13 vol.
 - - d'Hipolyte Comte de Douglas, 12.
 - - Ge-

C A T A L O G U E.

- - Generale de l'Empire du Mogol,
par le P. Carrou, 12.
 - - de la Vie de J. Christ, par Buti-
ni, 12. 2 vol.
 - - des Guerres Civiles de France, par
Davila, folio. 2 vol.
 - - de Louis XIII. par le Vaffor, 12.
16 vol.
 - Iliade d'Homere, par M. l'Abbé Regnier
Desmarais, 8. Paris.
 - - par Madame Dacier, 12. 3 vol. fig.
 - - par M. de la Motte, 12. fig.
 - Illustre Mousquetaire, 12.
 - S. Irenæi Fragmenta Anecdota, 8. 1715.
 - Journal Litteraire, 8. 6 vol.
 - Lettres de Buffi Rabutin, 12. 5 vol. 1711.
 - - de Bentivoglio, 12.
 - - de M. Bayle, 12. 3 vol.
 - - de M. Temple, 12. 2 vol.
 - - de Ciceron à ses Amis & à Atti-
cus, 12. 7 vol.
 - - de Pline le Jeune, 12. 2 vol.
 - - Historiques, 12. Complet.
 - Leti Raguagli Historci e Politici, 8. 2 vol.
 - - Lettere, 8. 2 vol.
 - - Livello Politico, 12. 2 vol.
 - Lexicon Antiquitatum Pitisci, folio.
 - - Pitisci Latino-Belgicum, 4.
 - De Latinitate, Autore Ketelio, 4.
- Memoi-



C A T A L O G U E.

- Memoires du Chevalier Temple, 12.
 - - de la Minorité de Louis XIV. 12.
 - - du Comte d'Estades, 12. 5 vol.
 - - de Buffi Rabutin, 12. 3 vol.
 - - & Negociations du Président Jean-
 nin, 12. 3 vol.
 - - de Moleswort, 8.
 - - d'Henriette Sylvie de Moliere, 12.
 Metamorphoses d'Ovide en Vers, par
 Corneille, 12. 2 vol. fig.
 Maimbourg, complet in 4. Paris.
 Mille & un jour, Contes Persans, 12.
 5 vol.
 - - & une Nuit, Contes Arabes, 12.
 7 vol.
 - - & un Quart d'heure, 12. 2 vol.
 - - la fuite sous la presse.
 Oeuvres mêlées de S. Evremont, 12.
 7 vol.
 - - de Boileau, 8. 2 vol.
 - - de Pavillon, 8. 1715.
 - - de Moliere, 12. 4 vol.
 - - de Pierre & Thomas Corneille, 12.
 10 vol.
 - - de Cyrano de Bergerac, 8. 2 vol.
 - - de Racine, 12. 2 vol.
 - - de Marot, 12. 2 vol.
 . . de la Chapelle, 12. 2 vol.
 . . de Scarron, 12. 6 vol.

. . de



CATALOGUE.

- . . de Rabelais, 8. 5 vol.
 . . de Voiture, 12. 2 vol.
 . . Posthumes de M. Claude, 8. 5 vol.
 Pensées Philosophiques de la Barre, 12.
 Philippiques de Demosthene, traduites
 par M. de Turreil, 12.
 La Placette, Dissertations sur divers
 sujets de Morale, 12.
 : . Communion devote, 12.
 . . N. Essais de Morale, 12. 4 vol.
 Plan Theologique du Paganisme, par
 le P. Mourgues, 8. 2 vol.
 Poësies de Madame & de Mademois.
 Deshoulières, 8. 2 vol.
 . . de M. Regnier Desmarais de l'Acad-
 emie Française, 12. 2 vol.
 Pratique du Theatre, par l'Abbé d'Au-
 bignac, 8. 3 vol.
 . . Idem G. papier.
 Sentimens de quelques Theologiens
 d'Hollande sur l'Histoire Critique du
 N. Testament, 8. 2 vol.
 Le Spectateur, ou le Socrate Moderne, 12.
 Suetonius Pitisci, 4. 2 vol. 1715.
 Sermons du P. Bourdalouë, 12. 8 vol.
 . . de Cheminais, 12. 3 vol.
 . . de Saurin, 8. 2 vol.
 . . de Butini, 12. 2 vol.
 . . de Superville, 8. 3 vol. 1715.

Sher-

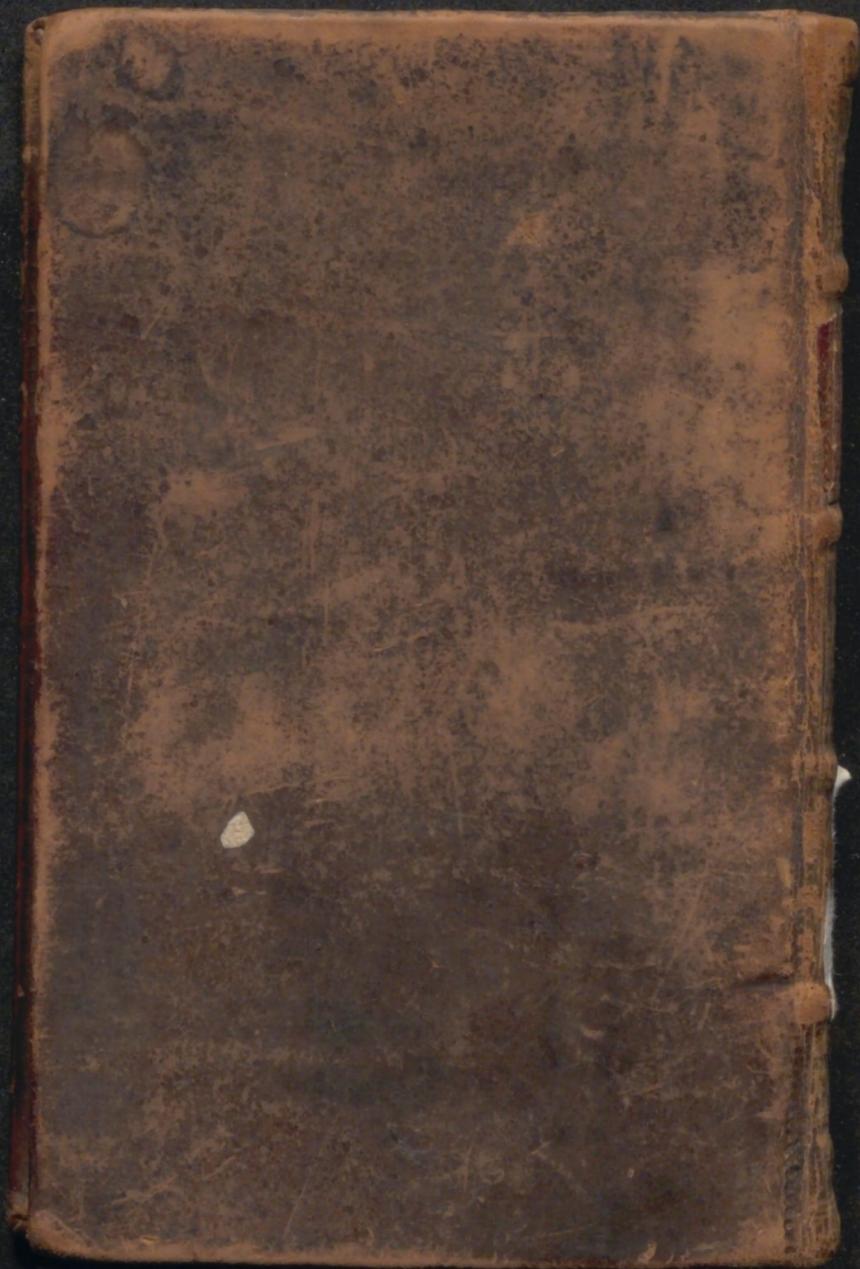


C A T A L O G U E.

- Sherlock de l'Immortalité de l'Ame, de
la Mort & du Jugement, 8.
Temoignage de la Verité, 12.
Theatre de l'Amour & de la Fortune,
12. 2 vol.
Traité de la Répentance tardive, 8.
. . de la Chasse & de la Pêche, 12.
2 vol.
Vie de Cromwel, 12. 2 vol.
. . du Marêchal de Turenne, 12.
. . de l'Amiral Ruyter, folio, fig.
. . de Richelieu, 8. 2 vol.
Virgile de Segrais, 12. 2 vol.
Voyages Historiques de l'Europe, 12.
8 vol.
. . au Mogol par Bernier, 12.
. . vers le Septentrion, 12.
. . de Dampier, 12.
. . en Danemark, 8. 2 vol.
. . des Flibustiers à la Mer du Sud, 12.









LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES,
Ornés de Figures en Tailles-
Douces.
TOME I.



A LA'HAYE,
Chez HENRI DU SAUZET,
demeurant dans le Hoffstraat,
près de la Cour.
M. DCCXV.
Lubomirsta.

